



Phénomènes émergents liés aux drogues

Tendances récentes sur les usages de drogues à Rennes en 2014

Tendances récentes et nouvelles drogues



Guillaume Pavic

TENDANCES RECENTES ET NOUVELLES DROGUES

Guillaume
Pavic

RENNES ET BRETAGNE



T R E N D
2 0 1 4

SOMMAIRE

INTRODUCTION AU RAPPORT DE SITE	3-5
LES CONTRIBUTIONS	6-7
OBSERVATIONS ET RÉSULTATS DU SITE EN 2014	8
APPROCHE TRANSVERSALE : ESPACES, USAGES ET POPULATIONS OBSERVÉES	8
PRINCIPALES OBSERVATIONS POUR L'ESPACE URBAIN	8-9
PRINCIPALES OBSERVATIONS POUR L'ESPACE FESTIF	10-11
PRINCIPALES TENDANCES AU SUJET DU TRAFIC DE PRODUITS STUPÉFIANTS	12-15
LES PRINCIPALES TENDANCES CONCERNANT LES MODES DE CONSOMMATION	16-17
L'APPROCHE PAR PRODUIT	18
. Le prix des principales drogues illicites observé en Bretagne en 2014	18
. L'usage d'opiacés	19-29
<i>L'usage d'héroïne</i>	19-22
<i>La Buphénorphine Haut Dosage (BHD)</i>	22-24
<i>L'usage de Méthadone®</i>	24-26
<i>L'usage de sulfate de morphine (Skénan LP®)</i>	27-28
<i>L'usage d'Opium-rachacha</i>	28
<i>L'usage de Néo-codion® et autres produits contenant de la codéine</i>	29
. L'usage de stimulants	30-40
<i>L'usage de Cocaine</i>	30-31
<i>L'usage de cocaïne basée</i>	32-33
<i>L'usage d'ecstasy/MDMA</i>	34-37
<i>L'usage d'Amphétamines-speed</i>	38-39
<i>L'usage de khat</i>	40
. L'usage d'hallucinogènes	41-49
> L'usage d'hallucinogènes naturels	41-45
- <i>L'usage de cannabis</i>	41-43
- <i>L'usage de champignons hallucinogènes</i>	44
- <i>L'usage de plantes hallucinogènes</i>	45
. <i>LSA</i>	
. <i>L'usage de DMT</i>	
. <i>L'usage de Salvia Divinorum</i>	
. <i>L'usage de Datura</i>	
. <i>L'usage de Mescaline</i>	
> L'usage d'hallucinogènes synthétiques	46-49
- <i>L'usage de LSD</i>	46-47
- <i>L'usage de kétamine</i>	47-49
> L'usage d'autres hallucinogènes synthétiques	49
- <i>L'usage de GHB/GBL</i>	49
. L'usage de médicaments psychotropes non opiacés détournés de leur usage	50-52
<i>L'usage de benzodiazépines</i>	50
<i>L'usage de Diazépam (Valium® Roche)</i>	50-51
<i>L'usage de Flunitrazépam (Rohypnol®)</i>	51
<i>L'usage de Clonazépam (Rivotril®)</i>	51
<i>L'usage de zolpidem (Stilnox®), d'oxazépam (Séresta®), d'alprazolam (Xanax®)</i>	52
. L'usage d'autres médicaments	52-53
<i>L'usage de Trihexyphenide (Artane®)</i>	52
<i>L'usage de Dextrométhorphane (DMX)</i>	53
<i>L'usage de Fantanyl (Durogesic®)</i>	53
<i>L'usage de Méthylphénidate (Ritaline®)</i>	53
<i>L'usage de lamaline®</i>	53
. L'usage de poppers, colle et autres solvants	54
. L'usage de Nouveaux Produits de Synthèse (NPS)	55-57
ANNEXE : les principaux chiffres-clés en Bretagne sur les substances illicites	58-59

Depuis sa mise en place en 1999, le dispositif TREND¹ s'appuie notamment sur un réseau de sites situés en France métropolitaine. Les 7 sites appartenant au réseau sont les suivants : Bordeaux, Lille, Marseille, Metz, Paris, **Rennes** et Toulouse. L'ensemble de ces sites constitue un des éléments du système d'information sur les phénomènes émergents liés à l'usage de drogues du dispositif TREND.

La présente introduction vise à fournir au lecteur les éléments nécessaires à une bonne compréhension de ce rapport. La première partie traitera des objectifs du dispositif TREND dans son ensemble et des moyens qu'il utilise ou qu'il s'est forgé pour les réaliser ; la seconde s'attardera plus spécifiquement sur le réseau des sites en décrivant son fonctionnement et les outils dont il dispose pour l'élaboration des synthèses présentées dans la présente édition.

Le dispositif national TREND

Objectifs

L'objectif du dispositif TREND est de fournir, en complément des dispositifs existants, des éléments de connaissance sur les phénomènes émergents liés aux usages de drogues. Ces éléments doivent permettre aux différents acteurs investis dans le champ de la toxicomanie, qu'ils soient médecins, travailleurs sociaux, usagers, responsables publics, de disposer d'informations précoces sur les phénomènes relevant de l'usage de drogues afin d'élaborer des réponses rapides et permettre ainsi une meilleure protection des usagers et de la population en général. Le dispositif TREND est fondé essentiellement sur la détection des phénomènes émergents, lesquels recouvrent soit des phénomènes inédits soit des phénomènes existants mais qui n'avaient pas été détectés par les systèmes d'observation en place.

Dans ce cadre, le dispositif TREND tente d'observer les évolutions à partir de six thématiques principales :

- les populations émergentes d'usagers de produits
- les modalités d'usage de produits
- les dommages sanitaires et sociaux associés à la consommation de produits
- les produits émergents
- les modalités d'acquisition de proximité
- les perceptions et représentations des produits

Pour ce faire deux espaces principaux d'investigation ont été délimités : l'espace urbain et l'espace festif.

L'espace urbain recouvre pour l'essentiel les usages et les modalités d'usage observables dans les structures d'accueil « d'accès facilité » (boutiques et programmes d'échange de seringues), les centres de soins et les lieux « ouverts » tel le monde de la rue et les squats.

L'espace festif désigne les lieux où se déroulent des événements festifs relevant de la culture techno, quel que soit le type d'événement, qu'il ait lieu dans le cadre d'un club, d'un technival, d'une free partie ou d'une soirée privée. Le choix d'investiguer en priorité ces deux espaces s'est fait de manière pragmatique en se fondant sur l'existence d'une tradition d'observation de l'usage de drogues s'appuyant sur des réseaux de personnes compétentes et expérimentées. Toutefois, cela ne signifie nullement que ces deux espaces épuisent à eux seuls la réalité de l'usage de drogues en France.

¹ - TREND : Tendances Récentes Et Nouvelles Drogues

Le réseau des sites

Le réseau des sites TREND installé depuis l'année 2001 est placé actuellement sous la responsabilité de sept coordinations locales chargées d'assurer la réalisation de la collecte des informations nécessaires à l'identification des phénomènes émergents liés à l'usage de drogues. Celles-ci ont été mises en place après deux années de fonctionnement du dispositif afin de disposer d'un interlocuteur pour chaque site permettant d'épouser au plus près les réalités du terrain. L'objectif de ces coordinations est de garantir, en partenariat avec la coordination nationale assurée par l'équipe TREND de l'OFDT, la constitution et la pérennité d'un réseau local de collecte et d'analyse des informations et de rédiger un rapport annuel local rendant compte des évolutions constatées sur leur site.

Les outils de collecte d'information

Les observations ethnographiques

Les observations ethnographiques sont réalisées dans l'espace urbain et l'espace festif techno par des enquêteurs familiers du terrain, maîtrisant les méthodes de l'observation et de la retranscription d'observation. Elles portent sur la consommation de produits psychoactifs et des phénomènes qui lui sont associés (préparation, vente...). Ces enquêteurs sont recrutés par le coordinateur local. Ils doivent remettre régulièrement au cours de l'année un compte-rendu de leurs observations au coordinateur.

Les enquêtes qualitatives

Les enquêtes qualitatives reposent sur des grilles d'entretien directif adaptées à la réalité de chaque espace portant sur chacune des substances intéressant le dispositif TREND. Les substances investiguées pour les deux espaces sont les suivantes : l'héroïne ; la buprénorphine haut dosage (subutex®) ; sulfate de morphine (skénan®, moscontin®) ; la méthadone ; le néo-codion® ; la cocaïne ; la cocaïne basée (crack/free base) ; le cannabis ; le trihexiphenidyle (artane®) ; le clonazépam (Rivotril®), d'autres benzodiazépines et médicaments ; les solvants ; l'ecstasy et la MDMA ; les amphétamines ; la kétamine ; le LSD ; l'opium/rachacha ; les champignons hallucinogènes, d'autres plantes hallucinogènes (datura, salvia divinorum...), les nouveaux produits de synthèse, et autres substances le cas échéant.

Pour chaque produit, les thèmes abordés sont relatifs à la disponibilité, à l'accessibilité, au prix, à la préparation, au mode d'administration, aux problèmes de santé, aux caractéristiques des consommateurs, à la perception du produit, au trafic.

Pour l'espace urbain et pour l'espace festif, les grilles sont remplies par les responsables d'observation de chaque espace. Selon le contexte les entretiens peuvent se dérouler seul ou en groupe.

Les groupes focaux

La méthode de travail recourant à la constitution de « groupes focaux » s'inspire de la pratique de l'Organisation mondiale de la santé lors de diagnostics rapides de situation. Il s'agit de réunir des personnes ayant une thématique commune mais des pratiques et des points de vue diversifiés. Il est ainsi possible d'observer des convergences (ou des divergences) d'opinion sur l'absence, l'existence, le développement de tel ou tel phénomène. On peut ainsi produire de manière rapide et relativement légère des connaissances sur des évolutions récentes.

Les coordinateurs ont en charge jusqu'à trois groupes focaux :

- **Les groupes focaux sanitaires** qui rassemblent des professionnels investis dans la prise en charge sanitaire non exclusive d'usagers de drogues (psychiatre, urgentiste, infirmière, généraliste, infectiologue...). Ces groupes fournissent essentiellement des informations sur les phénomènes de comorbidité associés à l'usage de drogues, sur le profil des usagers, les usages, les représentations...
- **Les groupes focaux application de la loi** qui réunissent des professionnels des services application

de la loi qui sont amenés à rencontrer fréquemment des usagers de drogues (police, gendarmerie, douanes, justice...). Ces groupes fournissent principalement des données sur les évolutions récentes du petit trafic...

- **Les groupes focaux composés d'usagers ou d'ex-usagers impliqués dans des groupes d'auto support.** Ces groupes apportent des informations sur les produits et leurs modalités d'usage.

Les participants aux groupes focaux sanitaire et répressif sont réunis pour une séance de travail de quelques heures. Le coordonnateur est chargé d'animer la séance tout en guidant la discussion vers les thèmes privilégiés du groupe focal. Une prise de notes détaillée est extrêmement précieuse pour la réalisation d'un compte-rendu circonstancié et d'une analyse du contenu de la discussion du groupe.

Autre outil de collecte : SINTES

La plupart des coordinations TREND est partie prenante du système SINTES². La base de données SINTES vise à identifier, par le biais d'analyses toxicologiques de produits psychoactifs, les nouvelles tendances (suivi épidémiologique) et les nouveaux produits (identification de molécules ou d'associations de molécules inconnues jusqu'alors). Les collectes réalisées au niveau local permettent de disposer d'informations sur la composition des drogues qui circulent dans une région donnée.

Le rapport qui va suivre est donc le produit de la confrontation et de la mise en perspective des données obtenues, au niveau local, grâce aux outils de collecte qui viennent d'être présentés. Cette méthode de travail, fondée sur le croisement des données, permet d'éviter la simple juxtaposition d'informations. Chaque rapport de site est le fruit d'un processus de confrontation des données disponibles aboutissant à une synthèse des faits qui paraissent les plus pertinents et les plus confirmés. Le système d'information français sur les drogues se trouve ainsi enrichi de connaissances découlant directement des observations quotidiennes des acteurs de terrain, quels qu'ils soient.

Le rapport de sites

La rédaction des rapports de site est sous la responsabilité de chacun des coordinateurs de site. Une charte de rédaction et une structure communes ont été établies conjointement par les coordinations locales TREND et l'OFDT. Ce rapport a trois objectifs :

- Contribuer à la synthèse nationale annuelle sur les phénomènes émergents liés aux drogues en France
- Être un outil d'appréhension des phénomènes émergents liés aux drogues au niveau local pour l'ensemble des personnes intéressées et particulièrement les décideurs et les professionnels
- Être un outil de rétro information vers l'ensemble des acteurs du site ayant contribué à la collecte d'information.

Il est important de rappeler que les collectes d'informations réalisées concernent généralement des populations de taille restreinte, particulièrement au niveau local. L'interprétation des phénomènes décrits dans les rapports de site doit donc se faire en prenant en compte les limites méthodologiques liées à l'observation de phénomènes illicites et élitifs. La mise à disposition du lecteur de modifications précoces des drogues, de leurs usages et conséquences, pour fascinantes qu'elles puissent être, ne peut faire oublier qu'il ne s'agit que de l'un des aspects de l'observation des drogues et des toxicomanies et qu'il vient en complément de l'appareil épidémiologique classique.

2 - SINTES : Système National d'Identification des Toxiques et Substances

Nous souhaitons remercier, cette année encore, les différentes personnes qui ont participé de près ou de loin, durant tout l'exercice, à la collecte des informations nécessaires à la réalisation de ce rapport et qui ont accepté de répondre aux nombreuses questions, parfois intrusives de notre part.

Responsabilité de site

Association Liberté Couleurs / Observatoire Régional de Santé Bretagne (depuis novembre 2014).

Pour le projet TREND – SINTES Rennes

M. Yannick Poulain	Directeur de Liberté Couleurs
Dr. Isabelle Tron	Directrice de l'ORS Bretagne
M. Guillaume Pavic	Coordination TREND-SINTES Bretagne
Mlle. Justine Monmarqué	Responsable d'observation en milieu festif
Mme. Caroline Croizier	Responsable d'observation en milieu urbain

Pour la rédaction du rapport : Guillaume Pavic

Le dispositif TREND s'appuie sur **des personnes ressources** sans lesquelles l'observation et l'analyse seraient impossibles ; qu'elles en soient ici sincèrement remerciées.

Les professionnels du champ socio-sanitaire, de la prévention et de la réduction des risques

M. Alain Baert	CHU Rennes, service de médecine légale
M. François Guillou	Centre d'examen de santé, Rennes
Mme Bettina Hamard	Clinique du Moulin, Bruz
M. Fabrice Hollocou	CHGR – CSAPA l'Envol
Mme Chloé Hugbart	CHU Rennes, service de médecine légale
Mlle Juliane Mourrain	SEA 35, Puzzle
Mme Claire Pascal	Pharmacie Pascal, Rennes
M. Jean-Pierre Poras	CHGR, Pôle Addiction Précarité
M. Emmanuel Scicluna	Clinique du Moulin, Bruz

Les Professionnels du champ de l'application de la loi

M. Jean-Louis Colliot	Direction Régionale des Douanes Bretagne
Mme Sarah Huet	Parquet de Rennes
Mr. Jean-François Milanole	Groupement de Gendarmerie d'Ille-et-Vilaine
Mr. André Quemard	DDSP 35, brigade des stupéfiants

Enquêtes qualitatives

Mme. Virginie Salaün	SEA 35, Le Relais centre ville
M. Jamal Chaara	SEA 35, Le Relais centre ville
Mlle. Julie Lepert	SEA 35, Le Relais centre ville
Mme. Pascaline Pivain	CAARUD 22
Mme. Laure Cadic	CAARUD Interm'Aides, AIDES 35
M. François Crossouard	CAARUD Interm'Aides, AIDES 35
M. Julien Houtin	CHGR – CSAPA l'Envol
M. Eric Le Moal	CHGR – CSAPA l'Envol
M. Camille Koffi	CHGR – CSAPA l'Envol
M. Nicolas Bernelas	CAARUD Le Pare-à-Chutes
M. Guillaume Jégousse	CAARUD Le Pare-à-Chutes
M. Denis Fauvel	CAARUD Le Pare-à-Chutes
Mlle. Pauline Le Nocher	CAARUD Le Pare-à-Chutes
Mme. Sophie Placé	CRIJ Bretagne – Prév'en ville
M. Matthieu Daviau	ANPAA 35 – Noz'Ambule
Mme. Mylène Guillaume	Coordinatrice collectif l'Orange Bleue
M. Alexandre Noël	Collectif l'Orange Bleue
Mlle. Laura Gondelmann	Collectif l'Orange Bleue
M. Côme Nisin	Collectif l'Orange Bleue
Mme. Morgane Cardineaud	Collectif l'Orange Bleue

Les capteurs réguliers : ils ont accepté de raconter leur vie et de répondre aux différentes questions. Usagers de drogues ou non, ils nous ont permis d'enrichir tout au long de l'année cette étude.

Les responsables des différentes structures : ils ont permis qu'un peu de temps des professionnels de leur établissement soit mis au service des investigations et des réunions, nécessaires à la rédaction de ce rapport.

Merci à tous...

APPROCHE TRANSVERSALES : ESPACES, USAGES, ET POPULATIONS OBESERVÉES

PRINCIPALES OBSERVATIONS POUR L'ESPACE URBAIN

Une présence toujours importante de marginaux et d'errants

L'observation de deux groupes distincts de marginaux est toujours présente : d'un côté les jeunes, de l'autre, les plus anciens, qualifiés de « punks à chiens » (« *D'ailleurs, là il y a pas mal de vieux keupons qui sont arrivés sur Rennes. Donc obligatoirement c'est très visible. Ils sont souvent là* », usagers de l'espace urbain). Les groupes sont constitués d'agrégats d'individus et ne forment pas réellement une communauté. Les « embrouilles » arrivent assez facilement dans ce contexte.

Ces groupes sont omniprésents dans l'hyper centre, et notamment sur une importante place commerciale du centre-ville de Rennes. Le choix de cette place s'explique par différents facteurs : la facilité de trouver un endroit sûr pour dormir, la manche facilitée par la présence de commerces, l'absence de véhicules. D'autre part, les travaux pour la mise en place d'une seconde ligne de métro sur certaines places amènent à une moindre dispersion de ces individus, mais au contraire à une plus grande concentration : « *On l'explique notamment par les travaux, ce qui fait que ça c'est décalé, délocalisé (...) le périmètre est très restreint pour retrouver les personnes, ça s'est concentré en plus* » (Questionnaire bas seuil).

La cohabitation est très tendue avec les commerçants et les riverains, notamment en raison de la présence des chiens mais également du fait des nuisances sonores créées par les rassemblements de personnes (Note ethno urbain).

Une population errante estivale

D'années en années, est observée une augmentation assez visible de la présence d'une population en errance qui arrive à Rennes massivement au début de l'été. Ce fut une nouvelle fois le cas en 2014. Les individus s'organisent comme ils le peuvent pour trouver des endroits pour dormir, dans des buissons de parc ou à l'entrée d'immeubles. La Police municipale fait en sorte que les personnes ne puissent rester sur place dans la journée. Des signes de consommation de produit sont repérées sur cette population : seringues dans les buissons ou devant les immeubles, boîtes vides de Subutex® (Note ethno urbain). Passé la période estivale, cette population quitte Rennes.

Des consommations autour de certaines structures bas seuil

Certains individus décrits ci-dessus fréquentent les structures bas seuil. Certains d'entre eux s'autorisent ouvertement des consommations de produits, notamment de cannabis : « *Au niveau des consommations, on a beaucoup de consommations de cannabis, un peu au vu de tout le monde (...) des voitures qui venaient se caler pour faire des zones de trafic (...) on a dû fermer la structure pendant une semaine à cause de cela* » (GF Socio sanitaire). Certains peuvent pratiquer l'injection à proximité des structures : « *On a trouvé quand même des cupules devant le local. Et puis les mecs de*

la ville qui s'occupent des jardins autour, il y a des lieux d'injection tout autour (...) ils s'injectaient, alors qu'il y avait beaucoup de passage. Il n'y a plus d'intimité mais ils nous disent "où veux-tu qu'on aille". « C'est très violent, et même au niveau de l'hygiène faire cela comme ça » (Questionnaire bas seuil). Plus marginalement, les professionnels repèrent des cas d'injection à l'intérieur même des locaux, notamment dans les sanitaires.

Tout ceci, amplifie largement les relations délétères avec les riverains : « Des problèmes de voisinage qui appelle régulièrement la Police municipale » (GF Socio sanitaire la loi).

Les migrants des pays de l'Est

Les observations concernant les migrants des pays de l'Est sont toujours les mêmes. Ces derniers sont toujours décrits comme étant en recherche de traitement de substitution aux opiacés, notamment la méthadone : « Ils sont sous méthadone mais pour autant négatifs aux opiacés. C'est dur de comprendre le lien qu'ils ont avec la méthadone. Là aussi, on a du mal à mettre du sens par rapport aux autres pratiques » (Questionnaire bas seuil). Leurs consommations peuvent être importantes en volume : « Le constat chez les gens des pays de l'Est est que la variabilité de ce qu'ils supportent est énorme, ils peuvent se taper des doses d'opiacés sans avoir vraiment beaucoup de symptômes » (GF Socio sanitaire) ; « S'ils vont sur les structures de soins c'est pour avoir les produits de substitution mais l'accroche est effectivement très compliquée. C'est très violent. Et on est sur des pratiques pour se faire mal » (GF Application de la loi). Les modes de consommations sont déconcertants pour les professionnels du champ socio sanitaire : « En plus on n'est pas dans des usages qui sont forcément comparables avec d'autres publics. Il y a un certain nombre qui shoote la méthadone (...) il y a des pratiques très différentes, et on a du mal à donner du sens à ces pratiques là, sur ce qui est rattaché à des problématiques psychiatriques, ou à des pratiques plutôt d'ordre culturel, on a du mal à faire ce distinguo » (Questionnaire bas seuil). C'est au sein de cette population que l'injection de méthadone est parfois observée : « Ils ont une capacité à s'envoyer des trucs, à se faire mal. A s'envoyer de la métha en IV sans qu'il y ait de bug » ; « Les demandes les plus bizarres en matériel d'injection, c'est les pays de l'est, les grosses seringues » (GF Socio sanitaire). L'autre constat alarmant au sein de cette population est la prévalence élevée d'infection VHC : « Sinon, on a la population des gens qui viennent de l'Est et par rapport à l'hépatite C, c'est plus important, on est plutôt sur 80 % de contamination ou de co-infection » (Questionnaire bas seuil).

Slam et infection VIH et VHC

La pratique du Slam ne fait pas l'objet habituellement d'observation pour le site de Rennes. Quelques éléments sont ressortis cette année notamment sur le versant conséquences sanitaires : « Des hommes dans le service des maladies infectieuses au CHU. Très rapidement ils sont infectés par le VIH éventuellement par l'hépatite C. Ils consomment tous ces dérivés stimulants de la méphédronne en IV. Au début de la soirée, tout propre nickel, c'est chacun sa seringue et puis très vite on ne sait plus où on a posé le truc, on prend la seringue de l'autre. Les relations sexuelles se font non protégées. Des sessions d'une semaine grand maximum » (GF Socio sanitaire).

PRINCIPALES OBSERVATIONS POUR L'ESPACE FESTIF

Un paysage festif alternatif breton toujours aussi riche

De nombreuses moyennes et petites soirées ont régulièrement eu lieu sur l'ensemble du territoire tout au long de l'année malgré un climat de tension avec les autorités publiques (cf plus bas). Cette année encore, quelques gros événements alternatifs en plein air se sont déroulés rassemblant un nombre important de participants : le multison du Finistère en juin (8 000 personnes), le multison de Rennes (14 000 personnes). Un autre événement marquant de l'année est le teknival anti-répression. Initialement, il devait se tenir en Bretagne dans le département d'Ille-et-Vilaine mais a été finalement délocalisé dans un département voisin en Loire Atlantique (44). L'événement a rassemblé 10 000 personnes et a été ironiquement marqué par une nouvelle saisie de matériel (Note ethno).

Une tension toujours palpable entre sound system et pouvoirs publics

En 2013, le climat entre organisateurs d'événements alternatifs et pouvoirs publics avait été décrit comme électrique et marqué par plusieurs saisies de sound system. En 2014, le constat est le même et la difficulté à trouver des terrains ou des salles s'intensifie encore : « *Au niveau négociations c'est compliqué avec les pouvoirs publics et en même temps, faut prendre le risque aujourd'hui d'aller poser sur un terrain même privé. Si tu veux sortir ta façade, t'as intérêt à avoir de bons contacts si tu veux pas te faire saisir* » ; « *La pression est toujours bien présente* » (Note ethno festif). Les saisies de 2013 ont entraîné une modification de l'organisation pour certains : « *Il y avait des gros sons un peu emblématiques, eux ils se sont fait saisir déjà, donc ça a enlevé un peu une dynamique et les sons maintenant sont plus petits, ils posent des plus petites soirées* » (Note ethno festif).

D'autre part, des oppositions à l'organisation de free parties peuvent être le fait de riverains excédés qui n'hésitent à se mettre en association et à faire pression sur les élus en faisant signer des pétitions³ : « *Pas forcément du goût des habitants. Pas sûr non plus que les chevaux, vaches, moutons et poulets apprécient. C'était horrible, on n'a pas fermé l'œil de la nuit. Les animaux non plus. Ce bruit et ces lumières, ça les stresse...* » (Extrait de la presse locale).

Une des conséquences est le déplacement de certains « fêtards » dans les régions limitrophes pour des soirées spécifiques type rave. Autre conséquence, un report vers des soirées *indoor*. Les discothèques sont de plus en plus investies par les organisateurs de soirées. Elles offrent l'avantage d'un espace intérieur, plus confortable et permettent de proposer une soirée plus travaillée globalement en termes de sécurité et de prévention, d'installation et d'ambiances musicales en proposant des styles différents selon les salles. Ces soirées fonctionnent avec le principe des préventes accessibles sur des plate-formes de vente sur internet. Les prix varient généralement entre 8 et 20 euros. Une autre tendance observée est le déplacement vers des lieux de clubbing (Note ethno festif).

Un public qui devient plus hétérogène sur le festif alternatif

Une tendance observée depuis quelques années est une diversification du public sur les événements alternatifs : « *En teuf, le public s'hétéroclise. Avant, il y avait les teuffeurs et maintenant, il y a des gens ils ne savent pas quoi faire le week-end, ils trouvent une teuf et ils s'y vont. Donc le public se diversifie pas mal. La musique aussi se diversifie (...) ça s'ouvre vraiment à un autre public* » ; « *La teuf a moins mauvaise réputation, c'est dans les mœurs* » (Quali festif). C'est d'autant plus repérable lorsque les manifestations ont lieu à proximité d'agglomérations : « *Quand c'est proche d'une ville, il y a des gens qui veulent vraiment aller en free party même s'ils ne sont pas inconditionnels du mouvement* » (Quali festif). Une présence plus féminine est également indiquée.

3 - <http://www.ouest-france.fr/les-rave-parties-repetition-exasperent-les-voisins-2914332>

L'autre modification concernant les publics se trouve auprès des plus jeunes qui voient dans ce type de rassemblement la possibilité d'avoir accès à des produits : « *Le public en teuf a bien changé, c'est un public qui vient non plus pour la musique mais pour les produits. Certains organisateurs de sound system sont questionnés notamment par les plus jeunes, à savoir est-ce qu'il y a des produits qui circulent et limite si on leur répond non ils s'en vont. les pratiques sont en train de changer. C'est une nouvelle génération. Avant on y allait pour la musique maintenant c'est pour la défonce* » (Quali festif). Le cadre festif et pas uniquement le festif alternatif sont de toute façon l'occasion pour les plus jeunes de faire la découverte des produits illicites : « *Maintenant les jeunes se mettent à plusieurs pour acheter. Il y a des achats groupés, c'est divisé et partagé, c'est très classique. Il y a ce phénomène-là, chez les ados, l'idée d'acheter à plusieurs et partager la consommation et donc on n'est plus sur la consommation classique alcool et cannabis en soirée, chez beaucoup d'ados maintenant il y a l'idée de la cocaïne et des amphétamines, de la MDMA, chez des profils où encore on n'est pas sur du profil teuffeur et compagnie* » (Questionnaire bas seuil).

L'augmentation de la disponibilité et de l'accessibilité des produits pour ce public non averti est un risque à considérer (Note ethno festif) : « *Jeunesses des consommateurs sans avoir de réelles connaissances des produits qu'ils prennent du coup, il y a des prises de risque assez importantes* » (Quali festif).

Des polyconsommations évidentes

Les consommations en festif portent le plus souvent sur plusieurs produits, l'alcool étant très largement et quasi systématiquement présent : « *Il y a le côté "même pas peur" (...) on voit beaucoup de polyconsommations, même sur des petits festivals mais des polyconsommations hypergérées* » ; « *Pour les produits en association un peu de tout. Les gens mélangent tout. Une fois qu'ils ont franchi le cap des prod', c'est à dire la MD en général, après c'est la porte ouverte à tout. Par exemple, un mec, il va bouffer un carton, il va prendre de la coke, il va prendre des traces de MD, il va prendre de la ké aussi si il en trouve, et le tout dans la même soirée* » (Quali festif). (Quali festif). Ceci ne se limite pas au festif alternatif mais est observé plus largement : « *Même sur des événements plus grand public, on retrouve ce type de phénomène, avec des cocktails de plusieurs produits. En teuf, tu vas dans une caisse, on te propose un trace de machin, au final, les gens ne sont pas bien renseignés sur les mélanges de produits, en teuf. On a des jeunes qui mélangent un peu tout* » (Quali festif).

Pour autant, les acteurs de réduction des risques sur les espaces festifs s'étonnent de voir que les consommations sont souvent plutôt bien gérées, et qu'au final le ratio nombre d'usager et prise en charge sanitaire n'est peut-être pas si important. L'expérience et l'habitude de consommer pouvant être un facteur aidant : « *Soit il y a de bonnes gestions, soit c'est l'habitude qui s'installe. Après un ou deux mois de consommation d'un produit, les gens savent plutôt bien gérer quand c'est en festif. Globalement ceux qui sont blindés de prod' et de médoc' et qui n'arrivent pas à gérer, c'est les plus jeunes. Sur des événements plus grand public, où les produits arrivent en masse, là ça, tombe comme des mouches parce que les gens ne sont pas expérimentés* » (Quali festif).

PRINCIPALES TENDANCES AU SUJET DU TRAFIC DE PRODUITS STUPÉFIANTS

L'état du trafic de stupéfiants en 2014

Une sensible baisse de l'activité pour les affaires concernant le cannabis est relevée par les services application de la loi, même s'il s'agit du produit pour lequel il y a le plus de saisies et le plus d'interpellations pour infraction à la législation sur les stupéfiants : « *On est tout à fait dans la suite des années précédentes sauf pour le cannabis avec des saisies nettement moins élevées. Soit ils empruntent d'autres axes ou ont d'autres façons de faire* » (GF Application de la loi).

Ainsi, l'hypothèse d'une modification du mode d'action des transporteurs a pu être évoquée : « *Il est possible qu'il y ait eu des changements d'habitudes chez les personnes qui transportent des produits stupéfiants (...) il y a toujours une bonne ingéniosité des trafiquants transporteurs au niveau de la dissimulation du produit* » (GF Application de la loi). Une autre hypothèse concernant cette relative baisse des saisies de cannabis pourrait être le développement des productions locales⁴ qui peuvent alimenter un trafic plus local : « *Où alors, les sites de production sont beaucoup plus proches des sites de consommation. On diminue les risques en raccourcissant les transports* » (GF Application de la loi) ; « *Beaucoup plus d'affaires d'auto culture. Peut-être qu'ils [forces de l'ordre] les cherchent. Ça se développe très largement y compris en milieu urbain, pas simplement qu'à la campagne où on peut se planquer plus facilement et où ça sent moins* » (GF Socio sanitaire).

Ce constat d'une augmentation en quantité de production locale d'herbe de cannabis est fait par l'ensemble des services application de la loi : « *Au niveau des trafics, une multiplication des fermes d'herbe. On a des cultures et on n'est plus seulement sur des cultures de petits groupes, ou familiales, on est vraiment sur des structures qui commencent à s'imposer pour faire du trafic (...) en ville et en campagne, on a fait plusieurs dossiers où on a des étages entiers aménagés avec un investissement lourd de plusieurs milliers d'euros dont on sait qu'il est financé très rapidement* » (GF Application de la loi). Sur les saisies de locaux dédiés à la production d'herbe, des découvertes de sachets déjà conditionnés, des sachets thermos soudés de 100 ou 200 g étayaient l'idée qu'il s'agit de véritables trafics organisés.

La baisse des saisies pour le cannabis est plus visible pour l'herbe. Si une baisse est également constatée pour la forme résine, elle est moins importante : « *Il y a encore beaucoup d'importation de résine en quantité importante (...) la résine arrive du Maroc, d'Espagne, Nantes-Rennes* » (GF Application de la loi).

Pour les autres produits, pas de changement majeur : « *On a un maintien de nos constatations pour ce qui concerne l'héroïne et la cocaïne. Les produits sont toujours bien présents. On a eu de l'excellente qualité, notamment en cocaïne avec des taux à 66 % de pureté* » (GF Application de la loi). Ces taux de pureté élevés concernent surtout les saisies importantes en quantité (plusieurs kilos). De manière plus marginale, le trafic TSO est toujours observé : « *C'est inquiétant. Ce n'est pas nouveau mais il y a toujours du trafic du TSO* » (GF Application de la loi). Toutefois ce trafic n'est pas très important en volume. Pour les médicaments hors TSO, on n'observe pas de trafic : « *Rennes reste assez traditionnel en produits, et c'est souvent les mêmes clients, les mêmes communautés* » (GF Application de la loi).

Les quantités de produits stupéfiants saisies ne sont généralement pas importantes en volume : « *Ils réceptionnent et c'est ventilé tout de suite, plus personne ne prend le risque de garder une quantité et de se faire prendre la main dans le sac. Et puis au niveau pénal, quand on se fait prendre avec une grosse quantité, ça joue plus sur le quantum de la peine* » (GF Application de la loi).

⁴ - Cet aspect sera approfondi dans la section cannabis.

Un autre constat fait par les services application de la loi est que la plupart des affaires réalisées dans le département d'Ille-et-Vilaine renvoie assez systématiquement à l'agglomération rennaise : « *La plupart des dossiers qu'on fait sur le département nous ramène souvent sur la région rennaise. On a quelques dossiers qui nous ramène sur des grandes villes comme Paris ou d'autres grandes agglomérations mais en ce qui concerne l'année 2014, ça nous a ramené systématiquement sur l'agglomération rennaise* » (GF Application de la loi).

Une distinction nette entre les produits "festifs" et les produits plus "urbains" sur les saisies

Le cannabis mis à part, les deux produits stupéfiants pour lesquels il y a le plus de saisies sont l'héroïne et la cocaïne. Il s'agit de substances pour lesquelles les consommations peuvent être régulières voire quotidiennes, et il y a plus de consommateurs et donc un marché à alimenter d'où la nécessité d'acheminer les produits de manière régulière. C'est sur ce type de saisies que l'on peut parler de trafic.

Des substances qui circulent notamment sur les espaces festifs donnent lieu à moins de saisie : la MDMA, l'ecstasy, le LSD... Les consommations festives sont plus occasionnelles et limitées dans le temps. Les affaires sont davantage de l'interpellation pour infraction à la législation sur les stupéfiants chez des consommateurs : « *Ce qui est surprenant au final, on a vraiment des distinguos entre les dossiers de consommation et les dossiers trafic, et même dans les dossiers de consommation, il y a des produits qu'on ne voit plus* » (GF Application de la loi).

Le mode d'acheminement des produits

Aucun changement majeur concernant l'acheminement des produits stupéfiants vers la Bretagne n'est relevé. La constante observée depuis quelques années est la recherche du plus grand anonymat possible. La voiture est le moyen de locomotion idéal sur des parcours utilisant les voies secondaires. Le train peut également être une solution discrète pour le transport de marchandises : « *Utilisation de la voiture et du train. Avec des véhicules et des personnes à bord qui a priori ne feront pas l'objet de soupçons* » (GF Application de la loi).

La provenance des produits est également toujours la même : la région parisienne, la Belgique ou les Pays-Bas (« *Toujours le narco tourisme, c'est assez régulier* », GF Application de la loi).

L'acheminement par voie postale

La voie postale peut être utilisée pour l'acheminement de petites quantités, généralement pour des consommations et non pour alimenter un marché. Pour 2014, les services application de la loi relève toutefois que des petites quantités de cocaïne peuvent être transportée par plis. La cocaïne qui proviendrait du Surinam ou de Guyane est plutôt concentré ce qui permet au destinataire de pouvoir la recouper et ainsi obtenir une quantité qui pourra être importante et potentiellement alimenter un trafic : « *On a un nouveau phénomène qui est apparu et qui est inquiétant, on a fait de beaux dossiers à la base de saisies douanières de cocaïne qui arrive en colissimo, très très facilement, dosée entre 60 et 80 %, qui du coup est recoupée pratiquement à l'infini* » (GF Application de la loi).

Achat sur internet

Quelques observations sont relevées pour l'utilisation d'internet (*dark web* ou *deep web*) comme voie possible d'approvisionnement, notamment pour des usagers soucieux d'avoir des produits de qualité. Ces derniers semblent tout à fait satisfait dans la mesure où les produits livrés sont conformes voire supérieurs en termes de qualité à ce qui était annoncé par les sites marchands (Note ethno festif). Ce type d'achat n'est pas destiné à alimenter un marché, mais est essentiellement destiné à des consommations individuelles.

Les commandes possibles sur internet ne semblent pas impacter de façon significative le marché classique, et être davantage utilisées pour obtenir des produits rares ou nouveaux (Note ethno festif).

Internet est également une possibilité pour certains de se fournir illégalement en médicament : « *Gros marché aussi là-dessus sur internet, tu peux trouver pas mal de trucs. Il y a des rubriques : Xanax, etc...* » (Note ethno festif).

Les produits vendus dans le cadre du deal de rue

Le cannabis est le produit qui principalement est présent via le deal de rue. Les autres produits peuvent faire également l'objet de vente mais plus rarement : « *Essentiellement cannabis mais aussi de la cocaïne. Pas trop d'héro, ça peut arriver, c'est surtout de la beuh, du shit, de l'herbe beaucoup en fait, comme dans les quartiers périphériques, ça marche bien l'herbe en ce moment* » (GF Application de la loi).

Le cannabis mis à part, les achats se font soit par un intermédiaire dans la rue, soit directement en appartement. Les personnes ont généralement leur réseau et ne changent pas de fournisseurs, surtout pour les produits tels que l'héroïne ou la cocaïne, dont le prix reste élevé. Ces produits-là ne sont pas forcément vendus directement dans la rue : « *La came, ça ne se vend pas trop dehors. Pas comme le reste, comme la MD ou le shit, que tu trouves facilement dans la rue* » (Note ethno urbain) ; « *Les produits en général ne sont pas si disponibles que cela à la rue, il faut trouver son cercle de contacts de réseau pour aller en appartement. C'est davantage ça* » (Questionnaire bas seuil).

Le profil des trafiquants

Aucun changement majeur n'est relevé dans le profil des trafiquants : « *Toujours les mêmes, population africaine, maghrébins, il y a aussi des Français et des Antillais, Asiatiques pas trop* » ; « *Cayenne et Surinam* » ; « *Un peu de tout. Mais on reste essentiellement sur des locaux* » (GF Application de la loi).

Le profil usager revendeur est toujours d'actualité : « *Souvent présent et même si ce n'est pas de la revente, ce sera du transport* » (...) *ils passent à une vitesse un peu supérieure pour arriver à payer leur propre consommation* » (GF Application de la loi).

Les femmes sont également régulièrement repérées notamment pour le transport de petites quantités de marchandise : « *Elles font le transport avec leur voiture, c'est moins facile à interpellier, ça passe plus inaperçu, dans les gares aussi, ça passe bien une jeune fille qui passe avec du produit (...) elles font nourrice aussi* » (GF Application de la loi).

Les ventes fractionnées de produits

Le phénomène de vente fractionnée de produit est observé au niveau national. Pour la Bretagne, cette modalité n'est pas la plus pratiquée et semble se limiter à quelques produits, notamment la MDMA et la kétamine, qui peut être proposée au demi-gramme ou au parachute. Certains produits semblent en effet moins se prêter à ce mode de conditionnement, comme le speed, déjà peu cher au gramme, ou la cocaïne (« *Pour ça non. A la limite en soirées privées, tout le monde se cotise un peu. J'ai vu qu'une seule fois un gars qui pouvait faire des demi-grammes mais parce qu'on l'avait rencontré et que le courant passait bien* », Note ethno festif).

D'autre part, la revente au « shoot » n'est pas non plus très présente. Cette pratique existerait davantage sur les lieux festifs mais pas trop pour les consommations quotidiennes : « *Ce truc-là je l'ai vu en teuf. T'as les mecs ils sont là pour vendre et ils ont toutes les tailles. Comme ça ils sont sûrs de vendre et peut-être que les gens reviennent les voir* ». Certains usagers connaissent ce mode de revente qu'ils ont pu expérimenter sur d'autres villes (comme à Lille ou à Paris) mais ne l'ont pas repéré à Rennes « *Quand j'étais à Lille ça se faisait beaucoup. T'as pas de thunes, tu peux quand même te faire ton shoot de coke pour pas cher. Après c'est chiant, faut tout le temps y retourner. Moi je préfère économiser et m'en acheter quand j'ai de la thune* » (Note ethno urbain).

Le renforcement de la présence policière à Rennes pour le second semestre

Pour le second semestre de l'année, la présence policière est plus importante dans l'hyper centre de Rennes, notamment sur une place où le trafic est considéré comme important et visible, et pouvant avoir des répercussions à la fois sur les riverains et sur les commerçants. Ce renforcement fait suite aux constats de la Maire, du Parquet de Rennes et de la Préfecture⁵ et a eu pour amorce une importante opération anti drogue⁶ : « *On est pas sur un problème de prise de la place avec un sentiment d'insécurité pour les gens qui y travaillent (...). Il y a des réunions très régulières qui se font avec le Procureur de la République, le Maire et le Préfet pour avoir un regard assez poussé. On sait très bien et on ne se leurre pas que ce n'est pas parce qu'il y a une présence policière que le trafic cesse. Le trafic se dispatche, mais ça sécurise l'endroit et les gens sont moins importunés par le trafic ostensible* ». (GF Application de la loi).

C'est également le cas dans certains quartiers périphériques de Rennes dans lesquels une présence policière est plus régulière (Note ethno urbain) : « *On a accentué les forces de police judiciaire sur cette problématique, ça a bien fonctionné et on s'est rendu compte qu'un groupe de 5 individus était dispatché, ça allait beaucoup mieux* » (GF Application de la loi). Des situations de violence, assez exceptionnelles jusqu'à présent pour Rennes, notamment des règlements de compte avec armes à feu, ont été relevées : « *On voit émerger de plus en plus de communautés qui gèrent des trafics et on a eu le problème d'altercations communautaires liées à des trafics* »⁷ (GF Application de la loi).

Cette lutte contre les trafics porte principalement sur le cannabis, produit illicite le plus présent sur le deal de rue : « *Il y a d'autres produits mais principalement du cannabis (...) le cannabis est un produit d'appel et après les produits sont dans les appartements* » (GF Application de la loi). C'est toute la difficulté des services application de la loi de jongler entre les différentes formes de trafic et les conséquences en découlant : « *Finalement celui qui va troubler le plus l'ordre public c'est le trafic de cannabis et celui qui va le plus impacter la santé c'est l'héroïne et la cocaïne. On essaye de jouer sur les deux plans* » (GF Application de la loi).

Ille-et-Vilaine, département expérimental pour les tests de dépistage salivaire

L'Ille-et-Vilaine fait partie des dix départements français retenus pour expérimenter de nouveaux tests salivaires pour détecter l'usage de produits stupéfiants chez les automobilistes. Ce nouveau kit a pour but de simplifier et d'accélérer la recherche de stupéfiants, car il permet de détecter la présence de produits stupéfiants et d'en donner la nature (« *On a lancé une expérimentation et on a reçu ces fameux nouveaux tests de dépistage, c'est l'EDSR⁸ qui va faire cette expérimentation, ça a l'air d'être efficace* », GF Application de la loi). Toutefois, ce nouveau type de dépistage ne supprime pas pour autant l'étape du prélèvement sanguin (« *Dans l'expérimentation ils feront le prélèvement mais ça ne dispensera pas d'aller faire la prise de sang* », GF Socio sanitaire).

Avant même cette expérimentation, l'arrivée des tests de dépistages salivaires a entraîné des modifications de comportements de la part des usagers qui fréquentent les espaces festif : « *Avec l'apparition des tests salivaires, avec la palette de tous les produits. Quand ces tests sont arrivés, on a vu un changement de comportement, des gens qui sont passés de produits comme la coke, la MD ou le speed, tous les trucs détectables, sont passés au LSD ou à la kétamine (...) il y a eu un changement de comportement avec l'apparition des tests salivaires* » (Quali festif). Cette modification du comportement est moins visible pour les usagers qui n'utilisent pas leur véhicule, notamment les plus jeunes : « *Pas d'impact en milieu urbain. Il y en a certains c'est des mineurs, des lycéens, les autres ils rentrent à pied ou en bus. Il n'y en a pas beaucoup qui reprennent leur voiture* » (Quali festif).

5 - <http://www.ouest-france.fr/place-de-la-republique-la-presence-de-la-police-renforcee-2744190>

6 - <http://www.ouest-france.fr/rennes-operation-anti-droque-place-de-la-republique-2755240>

7 - <http://www.ouest-france.fr/rennes-interpelles-maurepas-avec-un-pistolet-et-un-fusil-pompe-3047932>

8 - Escadron Départemental de Sécurité Routière.

LES PRINCIPALES TENDANCES CONCERNANT LES MODES DE CONSOMMATIONS

A propos des pratiques d'injection

Il est toujours difficile d'avoir une estimation relativement précise concernant l'importance des pratiques d'injection. Dans tous les cas, il ne s'agit pas du mode de consommation qui est le plus pratiqué : « *Au-delà de cela, pas plus d'injection, pas plus d'injecteurs de produits, ce n'est pas le mode de consommation en vogue. ça reste le sniff et la fume pour les premiers modes de consommation* » (GF Socio sanitaire).

Pratique plus fréquente sur l'espace urbain, les professionnels des structures bas seuil observent régulièrement des pratiques à risque qui ne sont pas sans conséquence : « *Il y toujours des pratiques trash, le jugulaire c'est le pire. Il y en a un qui ne peut plus injecter et qui a demandé s'il pouvait s'injecter dans le gland* » (Questionnaire bas seuil). L'injection anale est par contre assez peu pratique : « *C'est proposé mais il y a un côté non assumé et dégradant pour eux (...) certains aussi ne connaissent pas du tout* » (Questionnaire bas seuil).

Sur l'espace festif, la pratique de l'injection est assez peu fréquente. Elle est pratiquée le plus souvent par des personnes déjà injectrices à la base. En 2014, les acteurs de la réduction des risques sur l'espace festif ont assez peu distribué de stéribox : « *On nous demande quelques stéribox sur les teufs, mais je ne sais pas trop ce qu'ils s'injectent sur le milieu électro. ils prennent des stéribox puis ils tracent car ils ne veulent pas être vus* » (Quali festif).

Des dégâts sanitaires causés par des pratiques d'injection à risque

Le début de l'année 2014 a été marqué par des dommages sanitaires liés à un manque d'hygiène et de sécurité, chez les usagers pratiquant l'injection, notamment chez les plus jeunes n'ayant pas encore une expertise de la pratique : « *Il y en a franchement ils font n'importe quoi. Ils s'en foutent de savoir où ils piquent. L'autre jour, j'en ai vu un s'injecter dans la bite car il voulait voir ce que ça faisait* » ; « *Dans un des squats, les mecs, ils font ça dans des conditions vraiment merdiques. Faut dire que l'endroit où ils vivent est vraiment dégueulasse. En plus avec les chiens, l'humidité... il y a des seringues qui traînent... il y en a un qui vient quand même au CAARUD pour récupérer du matos* » (Usagers de l'espace urbain). Ce manque d'hygiène a eu comme conséquence l'apparition « *de streptocoques et staphylocoques. Surtout dans certains lieux d'habitation où l'hygiène laisse vraiment à désirer. Il y a eu des épisodes de gale, de morpions... Des états d'hygiène catastrophiques* » (Note ethno urbain).

Impact de la fermeture des distributeurs échangeurs de seringue

La disponibilité du matériel stérile d'injection à Rennes est problématique du fait de la fermeture des deux distriboix depuis plus de six mois suite à d'importantes dégradations. Cela a eu pour effet d'engendrer une augmentation des demandes en matériel auprès des structures bas seuil et une augmentation importante de la file active du CAARUD : « *Assez jeune quand même, plus d'hommes mais il y a aussi des femmes. On essaye de les orienter. On a pas mal de personnes qu'on ne voyait pas avant (...) ils ont des traitements, ils nous demandent des stéribox, ils sont quand même assez jeunes, en dessous de 30 ans. Il y avait une très jeune femme qui en prenait beaucoup, beaucoup* » (GF Socio sanitaire).

L'inhalation à chaud : alu et pipe à crack

Aucun changement concernant l'inhalation à chaud n'est relevé, la pratique poursuit tranquillement son développement. Chasser le dragon demande toutefois à être initié car la pratique requiert une certaine aisance technique : « *L'alu ça demande une dextérité qui n'est pas la même que le sniff. La technique de l'alu c'est une vrai technique* » (Quali festif).

De leur côté, les kits base ne sont pas utilisés uniquement pour des consommations de free base : « *Ils essayent avec tout (...) avec son caillou de MD, son caillou d'héro, dès qu'il y a une forme un peu compacte, on utilise la pipe* » (Questionnaire bas seuil).

A propos de l'outil "Roule-ta-paille "

De nombreux professionnels intervenant sur les espaces festif confirment d'années en années que l'outil Roule-ta-paille est bien intégré dans les pratiques des usagers : « *Énormément de distribution (...) donc grosse demande de RTP* » ; « *Le RTP est devenu un outil de consommation courante en milieu festif (...) beaucoup de demandes et beaucoup de demandes d'information autour des RTP et du sérum phy⁹* » (Quali festif). Si la question du type de produit qui va être consommé avec le RTP n'est pas systématiquement abordée avec les usagers, c'est très souvent l'usage de produits stimulants. : *Ce qui nous permet de vérifier, on voit bien les gros usages de stimulants qui viennent au stand de manière hyper régulière à reprendre des carnets de RTP. Tu reconnais quand même quelques personnes qui reviennent, s'ils reviennent régulièrement c'est que la qualité du produit n'est pas au rendez-vous sinon ils n'auraient pas besoin de revenir si souvent. C'est qu'ils sont arrivés au bout du bout* » (Quali festif).

⁹ Sur les événements en extérieur, le sérum physiologique peut toutefois être détourné de son usage dans la mesure où les personnes s'en servent pour se rincer les yeux à cause de la poussière.

LE PRIX DES PRINCIPALES DROGUES ILLICITES OBSERVÉ EN BRETAGNE EN 2014

PRINCIPAUX PRODUITS		PRIX RELEVÉS	TENDANCE	COMMENTAIRES
Amphétamines		Prix bas : 10 € Prix haut : 20 € Prix courant : 15/20 €	→	Ces prix concernent le gramme de poudre d'amphétamine
Buprénorphine Haut Dosage		2/5 € le comprimé 10 € la plaquette de 7 comprimés	↓	La BHD est essentiellement observé en milieu urbain. Baisse du prix de la boîte
Cannabis	Herbe	Entre 10 et 12 € le gramme	→	Sensible hausse du prix pour la forme herbe
	Résine	Entre 5 et 10 € le gramme	→	
Cocaïne		Prix bas : 50 € Prix haut : 120 € Prix courant : 70/80 €	→	La qualité de la cocaïne n'est pas systématiquement proportionnelle à son prix. Une sensible baisse du prix bas est relevée cette année mais pas du prix courant.
Héroïne		Prix bas : 25/30 € Prix haut : 60 € Prix courant : 40/50 €	↓	Baisse du prix bas du gramme d'héroïne. Ces prix concernent l'héroïne brune, la présence d'héroïne blanche est exceptionnelle
Kétamine		Prix bas : 40 € Prix haut : 60 € Prix courant : 50 €	→	Pas de changement sur le prix
LSD		Prix buvard : 10 € Prix à la goutte : 10 €	→	Un prix constant depuis plus d'une dizaine d'années
MDMA	Ecstasy (Comprimé)	Prix courant : 10 €	→	Comprimé de plus en plus disponible
	Poudre / cristal	Prix bas : 30 € Prix haut : 80 € Prix courant : 50 / 60 €	↓	Fourchette de prix plus importante
Méthadone®		5 € la fiole de 60mg	→	Prix constant depuis de nombreuses années. Pas d'observation de Méthadone sous forme de gélule
Sulfate de Morphine		Gélule 100 mg : 7 € Gélule 200 mg : 10 € 50/60 € la boîte	→	Produit présent dans un cercle d'usagers très restreint

L'USAGE D'OPIACÉS

L'USAGE D'HÉROÏNE

Données de cadrage

L'héroïne, présentée sous la forme de poudre ou de caillou, de couleur brune, plus rarement blanche et exceptionnellement de couleur rosée, recouvre différentes appellations : « *héro, came, meumeu, brown sugar, bourrin, marron, rabla...* ». Il est à noter que l'utilisation de ce dernier terme 'rabla' a, durant de longues années, créé une confusion autour de la connaissance du contenu du produit par les consommateurs novices qui de ce fait consomment de l'héroïne à leur insu. Cette confusion semble, avec l'élargissement de sa diffusion, diminuer. D'autres usagers la consomment pour gérer les descentes de stimulants et le plus souvent en minimisent la dangerosité.

Concernant sa disponibilité, il semble que l'héroïne brune est un produit généralement plutôt disponible pour les acheteurs qui ont une bonne connaissance et sont bien implantés dans le réseau, car il s'agit d'un trafic discret. De son côté, l'héroïne blanche semble être un produit rare et réservé à certains réseaux.

Entre 2002 et 2010, le prix de l'héroïne aurait baissé d'environ 30 € par gramme. Ainsi, alors que le gramme d'héroïne brune était vendu en 2003 entre 60 et 70 € en moyenne, il pouvait être vendu en 2013 entre 30 et 50 €.

Pour les consommateurs, l'héroïne semble posséder une double image. Elle serait à la fois un produit recherché pour ses effets mais aussi un produit considéré comme dangereux, tant vis-à-vis du risque de dépendance qu'elle induit, que du fait de sa teneur en produits de coupe. Il est à noter que l'image létale de ce produit tendrait à s'atténuer chez ses consommateurs. Cette évolution dans la représentation des effets de l'héroïne peut, en partie, être expliquée par la diminution du nombre d'overdoses et par son accessibilité accrue au sein de nouvelles populations (milieu festif, public des quartiers...). Concernant les non usagers¹⁰, l'héroïne semble être associée à une image négative : celle du toxicomane, injecteur, précarisé.

Cette substance peut être injectée, sniffée ou fumée. Ces deux dernières pratiques sont les plus courantes car contrairement à l'injection, elles donnent une image moins dramatique et culpabilisante de l'usage. L'usage d'héroïne associé à d'autres produits serait lié à différents facteurs. Ainsi, elle permettrait de pallier la pénurie du produit ou le manque d'argent de l'usager lorsqu'il est dépendant. Elle pourrait aussi prendre un caractère festif lorsque l'héroïne est associée à la cocaïne, en « Speed-Ball¹¹ ». L'usage d'héroïne peut clore un épisode festif et permettre « d'adoucir la descente de stimulants ».

Les principaux problèmes sanitaires observés avec l'usage d'héroïne sont la dépendance et les difficultés liées au manque, de même que des complications liées au mode d'administration (ex : système veineux dégradé, abcès...).

10 - Il s'agit d'individus qui ne consomment pas du tout le produit, ou des non-consommateurs de drogues en général.

11 - Il s'agit du mélange héroïne et cocaïne.

Disponibilité et qualité de l'héroïne

Aucun changement majeur sur l'héroïne n'est relevé pour l'année 2014. L'héroïne est toujours un produit qualifié de disponible et d'accessible, mais dont la « qualité » n'est pas certaine : « *Toujours disponible mais nulle pour la qualité. Sauf dès fois, là une de Lille qui est assez bonne. Disponible tout le temps, facilement disponible* » (Questionnaire bas seuil) ; « *On a fait quelques affaires importantes en héro (...) cocaïne et héroïne sont toujours bien présentes* » (GF Application de la loi). Concernant justement sa qualité, le constat est unanimement le même depuis de nombreuses années, l'héroïne est désignée comme étant médiocre : « *Franchement la merde qui tourne à Rennes ça te donne pas envie. Je préfère m'en tenir à ma métha. Sauf quand j'ai des bons plans, mais là c'est cher !!* » (Usager de l'espace urbain) ; « *La came est de moins en moins bonne. C'est surtout de la coupe (...) elle est toujours marron* » (Note ethno urbain). C'est essentiellement de l'héroïne brune qui circule : « *De la blanche, je n'en ai jamais vu à Rennes. Autrement c'est de la marron* » (Note ethno urbain). Le constat des services application de la loi est le même. Ce constat est basé sur les analyses faites sur les saisies. Contrairement à d'autres produits, dont les teneurs en principe actif peuvent être importantes, lorsque les saisies se font bien en amont du deal de rue, l'héroïne même en quantité, est souvent pauvre : « *Toujours très moyen. Ce qu'on trouve c'est de l'héroïne en provenance des Pays Bas. Autant les saisies de cocaïne en amont sont de bonnes qualités, ce n'est pas le cas pour l'héroïne. Elle a déjà été fortement mélangée peut être au moment de l'achat. Derrière il y a le souci de rendre le produit disponible immédiatement* » (GF Application de la loi).

Certains usagers relatent de sporadiques disponibilités d'héroïne de qualité un peu supérieure : « *Mais ces derniers temps, ça commence à revenir [la qualité]. Elle est toujours marron. Elle arrive sûrement Hollande ou d'Allemagne* » (Usagers de l'espace urbain).

L'héroïne est assez peu présente sur le deal de rue. Les achats se font après de réseaux habituels, soit en appartement, soit dans la rue mais après avoir fixé un rendez-vous (« *La came, ça ne se vend pas trop dehors* » (Note ethno urbain).

Le gramme d'héroïne s'achète toujours aux alentours de 40 euros, exceptionnellement plus si le produit est de qualité supérieure. On peut relever cette année, une sensible baisse du prix bas du gramme¹² d'héroïne. Ce dernier peut être proposé à 25 ou 30 euros : « *On a l'impression d'une baisse généralisée des coûts. Il y a souvent de l'héroïne qui circule à des prix très très faibles. Beaucoup plus faibles qu'il y a quelques années. Dès fois on est vraiment très bas* » (Questionnaire bas seuil).

La gestion du manque peut se faire avec des traitements de substitution aux opiacés obtenus soit sur le marché de rue, ou lorsque les personnes sont déjà sous traitement mais non encore stabilisées : « *Soit Sub ou Métha, mais c'est pour pas être en chien. A côté de cela Valium, tout ce qui va permettre de se détendre un peu* » (Questionnaire bas seuil).

Profil d'usagers et modes de consommation sur l'espace urbain

L'héroïne a toujours une image connotée assez négativement. Aucune modification du profil des usagers d'héroïne n'est observée cette année : « *Toujours les mêmes. Pas de nouveauté. ça ne touche pas non plus les très jeunes dans l'ensemble. C'est un public plutôt avisé qui a plutôt de bonnes connaissances sur le produit* » (Questionnaire bas seuil). En comparaison d'autres produits, le profil est qualifié d'un peu plus précaire : « *Plus marginaux en comparaison des usagers de cannabis. Plus marginal. Curieusement car c'est relativement cher, mais moins cher que la cocaïne. Des gens un peu sans travail, dans la détresse qui se mettent à l'héroïne* » (GF Application de la loi). Deux autres éléments sont toujours d'actualité : le profil usager-revendeur plutôt fréquent dans le public usager d'héroïne ; et les usagers poly consommateurs (Note ethno urbain).

L'entrée dans la consommation régulière d'opiacés est fréquemment observée chez des usagers qui font la découverte du produit dans le but d'une gestion des effets de stimulants qui deviennent de plus en plus difficiles à gérer : « *En regardant l'évolution des consommations, c'est quand même l'usage d'opiacés en descente de produits stimulants. C'est quelque chose d'hyper récurrent, les stimulants et l'opiacé pour*

¹² - Possiblement sur ce type d'achat, il n'y a en réalité pas un gramme même si le produit sera vendu comme tel.

descendre, il en reste un peu, le week-end end démarre le jeudi et après c'est tous les jours (...) c'est un truc qui revient très fréquemment, le début des consommations en teuf » (Questionnaire bas seuil).

La seule nouveauté, relatée cette année, sur le public consommateur d'héroïne concerne des individus qui s'autorisent à consommer lors de leur activité professionnelle : « *En termes de profil, ce qui se dégage un peu plus, c'est dans le monde du travail. Héro au travail. Vu qu'elle n'est pas forte. Ils ne piquent pas du blaze. Ils vont tranquille au taf'. Que ce soit avant, pendant ou après (...) tout type de métier, service, restauration, formation, milieu maritime » (Questionnaire bas seuil).*

Concernant les modes de consommation, l'héroïne est le plus souvent sniffée ou fumée. L'injection est pratiquée seulement par des adeptes, public souvent plus âgé : « *Les plus jeunes sont moins adeptes de l'injection (...) les plus âgés, les adeptes de la seringue restent des adeptes de la seringue » (Questionnaire bas seuil).* On retrouve toujours des perceptions très négatives de l'injection d'héroïne aussi bien en milieu urbain qu'en milieu festif : « *Tabou, de toute façon, l'injection est toujours tabou » (Quali festif) ; « Ce qui est diabolisé, ce n'est pas le produit mais l'injection. Il y a des jeunes ça les effraye. C'est pas le produit, c'est le mode de consommation. L'injection fait toxicomane » Questionnaire bas seuil).*

L'inhalation à chaud continue à être pratiquée de plus en plus, notamment chez les injecteurs au capital veineux endommagé et d'autres qui deviennent adeptes de la technique : « *Injection, fumette. Fumette de plus en plus. Alu, on en distribue de plus en plus. Pour les purs injecteurs, passer à l'aluminium, c'est bof. Les autres qui sont poly consommateur, que ce soit dans le produit ou dans les modes de consommation, il n'y a pas de difficulté à passer à l'alu. Ou sinon ceux qui ne trouvent plus leur veine. Ils ne veulent pas tenter le cul¹³, ils préfèrent essayer la fumette quand ils n'ont plus d'autres alternatives veineuses » (Questionnaire bas seuil).*

Il n'y a pas non plus de mode exclusif de consommation chez les usagers d'héroïne : « *Sinon pas de vision à la hausse d'une ou autre mode de pratique que ce soit pris en trace ou en alu. C'est plutôt souvent associé, il y a des alternances » (Questionnaire bas seuil).*

Une présence toujours discrète sur les espaces festifs

L'héroïne est très nettement plus présente sur l'espace urbain en comparaison de l'espace festif. Sur ce dernier, elle est présente, mais de manière beaucoup plus confidentielle. Les consommations sont peu visibles : « *Ce n'est pas ce qu'il y a de plus consommé sur le festif. Disponibilité moindre (...) ce n'est pas un produit qu'on entend disponible à la vente » ; « Il y a de l'héroïne sur le milieu festif, mais très peu. Il y a une disponibilité qui correspond à la demande. Et pour l'accessibilité, si tu veux de la came il faut la trouver (...) mais ça reste en petite quantité » (Quali festif).* Cette visibilité plus réduite trouve notamment un début d'explication dans le fait que l'héroïne est toujours un produit très mal vu en milieu festif (Note ethno festif).

En termes de profil d'utilisateur d'héroïne en festif, les personnes sont décrites comme étant déjà consommatrices plus ou moins régulièrement. La gestion ou la régulation de consommations de produits stimulants est souvent un motif : « *C'est plutôt des personnes qui consomment régulièrement qui ont amené cela pour gérer leur descente en fin de soirée (...) plus âgés, une trentaine d'années (...) des usagers d'une trentaine d'années, vivant en camion, nomade on peut dire » (Quali festif).* Assez souvent, il s'agit d'un public fréquentant les structures bas seuil de l'espace urbain : *Public un peu précarisé. Un peu plus âgé, qui fréquente déjà les structures de réduction des risques, plutôt masculin » (Quali festif).*

Les modes de consommations d'héroïne en festif sont essentiellement l'inhalation à chaud ou le sniff, l'injection demeure une rareté même si discrètement elle peut être pratiquée, le plus souvent par des personnes déjà injectrices : « *Fumée ou en traces. Peu d'injection. Tous les matins tu peux retrouver une ou deux seringues » (Quali festif) ; « Des pratiques de consommations pas très visibles. Un peu d'injection quand même, ils viennent chercher du matériel, par contre c'est caché, on le distribue dans le camion et pas sur le stand, car c'est mal vu en fait » (Acteur de réduction des risques en milieu festif).* La pratique de l'injection est considérée comme n'étant pas très festive « *Ce n'est pas une pratique exceptionnellement festive, ce serait étonnant d'ailleurs » (Quali festif).*

¹³ - Injection anale.

Héroïne et santé

En termes de complication sanitaire, ce qui ressort est plus à mettre en lien avec le mode de consommation qu'avec le produit : « *Des problèmes de santé plutôt liés aux gens qui injectent. C'est très spécifique et particulier. classique au niveau veineux, des abcès. Sinon des problèmes de santé plus généraux, l'hépatite C, ça se maintient il y a toujours un pourcentage qui se tient aux alentours de 20% de la population prise en charge, qui reste stable depuis quelques années* » (Questionnaire bas seuil).

Sur les décès en lien avec des consommations d'héroïne, on peut relever qu'il s'agirait plutôt de consommations festives occasionnelles : « *Un temps c'était des "héroïnes" mais alors pas chez des héroïnomanes, de l'héroïne festive et mal supportée quand on ne sait pas s'en servir. Très souvent associée à l'alcool ce qui les rend pas très attentif aux choses* » (GF Socio sanitaire).

LA BUPHÉNORPHINE HAUT DOSAGE (BHD)

Données de cadrage

Le subutex®, appelé « *sub* » ou « *subu* », est normalement utilisé dans le cadre d'un protocole médical de substitution aux opiacés. Dans la rue, le « *sub* » ferait souvent l'objet de troc ou de dépannage entre usagers. Cependant, il existe un trafic pour ce produit dont les clients seraient des usagers ne disposant pas de couverture sociale ou des personnes ne désirant s'en procurer que ponctuellement.

Les prix ont été très variables ces dernières années, entre 1 et 9 € le comprimé de 8 mg selon le réseau employé par l'usager. Cette fluctuation pourrait être liée à une demande, faite en 2004, par l'AFSSAPS¹⁴ aux médecins, de respecter le protocole de prescription. Depuis 2010, le prix du comprimé s'est stabilisé à 5 €.

Le mode d'administration est sujet à détournement. En effet, la prise de ce produit est à l'origine sublinguale or, des usagers dépendants psychologiquement à un mode d'administration, peuvent l'injecter, le sniffer ou plus rarement le fumer.

Des usagers de subutex® souhaitant ressentir davantage d'effets le mélangent à des produits tels que des benzodiazépines. Les effets du mélange avec des opiacés (en particulier : apparition de crise de manque, annulation des effets des opiacés) seraient, quant à eux, bien connus des usagers et participeraient à leur perception négative du subutex®.

Le subutex® semblerait donner satisfaction aux personnes l'utilisant à des fins thérapeutiques mais chez les autres usagers, il posséderait une mauvaise réputation liée aux complications sanitaires qu'entraîne son injection, tels que le gonflement des membres inférieurs et supérieurs (syndrome des « mains de Popeye » ou du « gant de boxe »), l'obturation des vaisseaux sanguins, des abcès, des veinites...

2006 et 2007 ont vu l'apparition de médicaments génériques du subutex® : la buprénorphine Arrow® et Mylan®. Depuis leur commercialisation, ces produits ne semblent pas susciter un réel engouement tant chez les prescripteurs et les patients que chez les usagers qui souhaiteraient les détourner de leur usage initial.

Pas de changement sur la disponibilité de la buprénorphine

Dans l'espace urbain, la disponibilité et l'accessibilité de la buprénorphine sont constantes, sans changement sur le prix : « *Comprimé de 8 mg entre 2 et 5 euros, 10 euros la boîte* » (Usagers de l'espace urbain). Pour les usagers, il semble assez aisé de se faire prescrire un traitement de substitution à la buprénorphine. D'autre part, la buprénorphine est présente sur le deal de rue (« *Et sinon, le dépannage ou l'achat dans la rue* », Questionnaire bas seuil ; « *Sur le deal de rue ou par de la dépanne avec les potes'* », Usager de l'espace urbain). Très fréquemment associée à des consommations d'alcool, la buprénorphine semble être un produit totalement banalisé et qualifiée « *de produit le plus simple à avoir en ce moment* », Note ethno urbain). Outre sa banalisation, la dangerosité perçue du produit semble relativement faible : « *C'est du médicament donc c'est fiable* » (Questionnaire bas seuil). Pour certains, notamment des usagers précaires, la revente est devenu un moyen de subsistance « *Tu en as, ils ne consomment pas le sub. Ils s'en font prescrire pour le vendre. Comme ils n'ont pas de RSA ça peut les dépanner pas mal en plus de la manche* » (Note ethno urbain). La circulation de buprénorphine est également constatée par les services application de la loi : « *On trouve aussi dans les substituts, toujours buprénorphine subutex. C'est peut-être moins que l'année dernière, mais il y a toujours des consommateurs. Des consommateurs sans ordonnance. Les quantités ne sont pas importantes* » (GF Application de la loi).

Quelques circulations de suboxone sur le marché de rue sont repérées : « *Un peu de suboxone de rue, ça arrive, un petit peu. Des gens sous traitement et qui revendent leur traitement. Ils sont surdosés. Ça ne se revend pas cher, c'est un peu plus cher que le sub. C'est encore rare donc on n'a pas beaucoup de recul* » (Questionnaire bas seuil).

L'usage détourné de traitements de substitution ne semble pas être un usage significatif en milieu festif (Note ethno festif). Les quelques usagers de buprénorphine sur le festif sont déjà consommateurs de produits opiacés ou des personnes sous traitement : « *C'est comme pour l'héroïne, c'est des gens qui consomment régulièrement et qui vont consommer sur l'espace festif. Là pour le coup, ceux qui le consomment se l'injectent. C'est des habitudes qu'ils ont à l'extérieur. Mais c'est des consommations particulières, ce n'est pas des personnes qui vont consommer cela alors qu'ils ne consomment pas par ailleurs* ». (Quali festif).

Le profil des usagers de buprénorphine

Différents profils de consommateur de buprénorphine se dégagent avec toutefois une constante qui est que, le plus souvent, il s'agit de personnes plutôt précaires. Tout d'abord, des usagers relativement jeunes en âge, qui vont faire la rencontre des opiacés via le Subutex® : « *Il y a toujours la découverte des opiacés via le Subutex (...) ils sont sous TSO sans avoir goûté à l'héro* » ; « *Un peu plus jeune et un historique de consommation plus récent* » (Questionnaire bas seuil). Un autre profil est celui de l'usager que l'on peut qualifier de précaire avec une ancienneté déjà importante de consommation : « *Ceux avec le sub, c'est plutôt des profils déjà en désinsertion depuis de nombreuses années, des jeunes par exemple qui arrivent très tôt à la rue, et en plus ce n'est pas cher* » ; « *Ça balaye large. Ça peut être aussi les personnes qui ont très peu de moyens et qui se shootent que de ça, qui ont commencé avec cela et qui au final ont injecté très peu d'autres produits illicites, et beaucoup plus de médicaments finalement* » (Questionnaire bas seuil). Ils ont très peu de moyen pour consommer régulièrement de l'héroïne qui, pour eux, est un extra plutôt exceptionnel : « *La BHD va permettre de tenir jusqu'à la prochaine consommation d'héroïne et de ne pas être en manque* » (Usagers de l'espace urbain). Ces usages sont pour la plupart injecteurs. Enfin, on retrouve régulièrement des personnes migrantes originaires des pays de l'Est parmi les usagers de buprénorphine.

Les modes de consommation de la buprénorphine

En termes de mode de consommation, le principal est toujours le sniff. D'autres le prennent en sublingual, et certains, mais c'est plus rare le fume : « *On a aussi des personnes qui fument le Subutex. On est plus dans le sniff mais fumé, ça se fait pas mal dans le milieu carcéral notamment, c'est un classique. C'est quand même moins important que le sniff ou l'injection* » (Questionnaire bas seuil). Certains usagers pratiquent l'injection avec un ensemble de risques assez importants à mettre en lien à la fois à la pratique et à la nature du produit qui est censé ne pas être injecté : « *Risques habituels liés à l'injection abcès, des extravasations, des indurations, des veinites, gonflements des mains, endommagement rapide du capital veineux. Entre cela et l'hygiène, c'est toujours compliqué de savoir ce qui est à l'origine, si c'est le produits ou le sanitaire. Mais souvent ils sont abîmés (...) et ce n'est pas que le produit. C'est un état général* » (Questionnaire bas seuil) » (Questionnaire bas seuil). Les abcès et le syndrome de Popeye (mains et avants bras qui gonflent) sont régulièrement repérés par les professionnels des structures bas seuil : « *On a eu quelques gros abcès avec des taquets de sub, où ils ont dû être hospitalisés (...) mais c'est des gens qui ont des longs parcours d'injection* » ; « *Toujours des abcès mais un peu moins de mains de Popeye. Ceux qui les ont déjà, continuent, Popeye ne fait que prendre des forces* » (Questionnaire bas seuil). Les acteurs de réductions des risques notent toutefois une hausse notable de l'utilisation des outils de filtration chez les injecteurs de Subutex® : « *De plus en plus filtré avec le stérifilt. Il y a eu une augmentation du stérifilt, ce qui est bien, du coup un peu moins de soucis sanitaires* » (Questionnaire bas seuil).

L'USAGE DE MÉTHADONE®

Données de cadrage

Présentée sous forme buvable, la méthadone® autrement appelée « *métha, meth ou thamé* » est un traitement de substitution aux opiacés. Ce médicament est généralement bu. De rares tentatives d'injection ont été rapportées.

Avec la baisse de disponibilité du sulfate de morphine et la création en 2004 à Rennes d'un accès facilité à la méthadone® au centre de soin, ce produit a été de plus en plus utilisé au cours de ces dernières années. L'accès facilité à la méthadone® a eu pour effet de diminuer sa consommation en dehors des protocoles médicaux, et a aussi permis à ce produit d'acquiescer une image relativement positive : celle d'un traitement permettant de faire une pause, de pallier le manque, mais la perspective d'un « traitement à vie » effraierait certains usagers.

A partir de 2008, la méthadone AP-HP® gélule (5 mg, 10 mg, 20 mg et 40 mg) a fait son apparition au centre de soin de Rennes. Pour l'instant, aucun marché parallèle n'a été observé.

La méthadone® demeure avant tout un produit de troc ou de dépannage entre usagers. Depuis 2009, le prix de la fiole s'est stabilisé à 5 €.

Dans la mesure où ce traitement ne pallie qu'au manque physique d'opiacés, de nombreuses associations avec d'autres produits sont faites afin de potentialiser les effets : méthadone®/Valium® et méthadone®/alcool ont été les associations les plus fréquemment rapportées au cours de ces dernières années. Le sulfate de morphine et l'héroïne lorsqu'ils ont été disponibles ont pu également être associés au traitement quotidien des usagers. Des mélanges de méthadone® et de produits stimulants ou hallucinogènes ont parfois été rapportés.

Parmi les consommateurs de méthadone®, l'essentiel serait des usagers dépendants aux opiacés. Deux démarches ont été identifiées : l'utilisation de la méthadone® en substitution ou l'utilisation de celle-ci comme une possibilité de « *défonce* ».

Des complications sanitaires, liées pour la plupart à l'association de méthadone® avec d'autres produits, ont été rapportées par les professionnels ces dernières années. Il s'agirait principalement de surdosages dus au mélange avec d'autres opiacés, ou avec de l'alcool. Des prises de poids, des problèmes dentaires et le risque de grossesse lié à un rétablissement de l'ovulation malgré une absence de règles ont, par ailleurs, été évoqués.

Les faits marquants pour l'année 2014

La disponibilité de la méthadone®

La méthadone® peut être utilisée en gestion du manque d'opiacés ou pour pallier la qualité médiocre de l'héroïne : « *Si la qualité des produits n'est pas au rendez-vous, la métha est là pour aplanir tout cela (...) ce n'est pas cher en plus* » (Questionnaire bas seuil). Le niveau de disponibilité de la méthadone ne change pas. La méthadone® demeure toujours autant disponible et accessible, que ce soit par le biais de prescriptions médicales ou sur le marché de rue : « *Ce n'est pas si difficile à trouver pour celui qui veut. Et la revente n'est pas chère* » (GF Socio sanitaire). Le prix de la fiole de « méthadone de rue » est toujours le même : « *Une fiole de 60 mg est égale à 5 euros. Ça ne bouge pas depuis 10 ans. Pas de changement, rien du tout* » (Questionnaire bas seuil). L'aspect financier n'est pas toujours primordial dans les échanges de méthadone® : « *C'est surtout de la dépanne. Pas d'aspect financier c'est plus du troc. C'est vraiment pour dépanner, pour ne pas être en chien* » (Questionnaire bas seuil).

Comparativement à la buprénorphine, la méthadone® semble être d'accès plus simple sur Rennes (« *Pour un certain nombre, c'est plus simple de se faire dépanner en métha plutôt qu'en sub* », Questionnaire bas seuil), notamment en raison de la possibilité d'un accès facilité au centre de soin de Rennes : « *Il y a un accès plus facile à la métha aujourd'hui, ça fait déjà un moment qu'il y a des patients qui sont relayés en médecine de ville et qui ont des stocks de métha. avec la création des structures, notamment l'ouverture du bas seuil, on est sur des files actives pour l'accès à la métha qui sont beaucoup plus importantes qu'avant, donc potentiellement beaucoup de patients sous métha. Ça augmente au fil des années. On voit les chiffres aussi* » (Questionnaire bas seuil). Ainsi les usagers peuvent avoir accès à la méthadone par réseau de connaissances.

La méthadone® est repérée de manière marginale par les services application de la loi : « *La méthadone on en voit de moins en moins en circulation irrégulière. Avant on pouvait trouver plusieurs flacons, une dizaine de flacons, là c'est très très maigre* » (GF Application de la loi).

A l'instar de la buprénorphine, la présence de méthadone® sur l'espace festif est très faible et concerne des usagers le plus souvent sous traitement : « *Pareil, on en entend pas parler sauf si c'est des personnes qui sont sous substitution, mais ce n'est pas des consommations qui se font sur place* » (Quali festif).

Le profil des usagers

Le profil des usagers de méthadone® ne change pas non plus. Le plus souvent, il s'agit de personnes dépendantes aux opiacés, et précaires : « *Beaucoup de personnes désinsérées. Des gens qui sont dans des problématiques sociales précaires. C'est dur de dégager un réel profil tant il y a de situations hétéroclites* » (Questionnaire bas seuil).

Comparativement aux usagers de subutex®, le public consommant de la méthadone® est sensiblement plus âgé. Les plus jeunes ont une représentation négative de la méthadone (« *La méthadone fait plus peur que le subutex* », Questionnaire bas seuil) qui renvoie à l'image du toxicomane : « *L'idée de prendre de la métha ça peut faire prendre conscience qu'on est un gros toxicomane (...) si ils se prennent cela en jeu de miroir, c'est la grosse claque* » (Questionnaire bas seuil).

Parmi les usagers de méthadone, comme pour la buprénorphine, on trouve des personnes migrantes originaires des pays de l'Est. C'est chez ces personnes que l'on peut relever des éléments sur des pratiques d'injection de méthadone® : « *Les Géorgiens injectent la métha avec des grosses pompes. Ils prennent des 5cc et s'injectent dans l'aïne* » (Note ethno urbain). Ce type de pratique est toutefois relativement rare : « *L'injection pour nous ça reste de la légende urbaine. Mais on l'entend avec des collègues d'autres régions* » (Questionnaire bas seuil). Les professionnels du champ socio sanitaire sont très interrogatifs sur l'intérêt de l'injection de méthadone® et sur le sens à mettre sur cette pratique : « *Quelques injecteurs, avec des signes ostentatoires de seringues d'aiguilles qui traînent dans les poubelles, non capuchonnées, du sang, quelque chose de très démonstratif et provocateur. Originaires des Pays de l'Est, population avec très peu de pratiques de réduction des risques. Autant on arrive à mettre du sens sur les pratiques, sur les comportements de la population lambda, autant avec cette population on est démuni* » (Questionnaire bas seuil) ; « *La voie intraveineuse pour la méthadone, elle ne passe pas au niveau cérébral plus vite, ça ne peut pas faire de flash, c'est plus l'intérêt de l'injection que de la méthadone (...) il faudrait voir un comportementaliste pour comprendre quel est le signal de plaisir associé à la seringue* » (GF Socio sanitaire).

Enfin sur les profils, on trouve également des usagers qui sont engagés dans une démarche de soin, visant l'arrêt des consommations d'opiacés : « *Généralement ceux qui passent à la métha, ils suivent quand même le traitement, c'est des gens qui sont passés à autre chose, ils sont dans une autre démarche, avec quand même des extras de temps en temps. ils savent comment gérer pour ne pas être en manque* » (Questionnaire bas seuil).

La présence de méthadone® dans les cas de décès par overdose est régulièrement observée, voire sur représentée (GF Socio sanitaire).

La méthadone sous forme de gélule

Pour la forme gélule, le profil des usagers est différent. Globalement il s'agit de personnes assez bien inscrites dans une démarche de soin, et dont les consommations d'opiacés ont été arrêtées : « *Usagers en voie de stabilisation, ou femmes enceintes (...) ils avaient peur au départ, ils étaient méfiants parce que c'était plus léger moins visible. Ceux qui l'ont sont contents de l'avoir, ils sont recadrés* » (GF Socio sanitaire). Les personnes sont plutôt dans l'observance de leur traitement. C'est une des explications qui fait que la forme gélule ne se retrouve quasiment sur le marché de rue, l'autre étant que ce type de prescription ne concerne qu'un assez faible nombre de patients : « *Le fait que ça ne circule pas à la rue, c'est qu'il n'y a pas suffisamment de patients qui sont sous gélule. Au fil des années il y en aura davantage, des patients qui arriveront avec une demande de métha et qui seront sous gélule en automédication* » (Questionnaire bas seuil). Quelques éléments attestent cependant d'un peu de circulation de gélule mais pas dans l'agglomération rennaise : « *Chez des patients relayés chez le médecin de ville et qui sont plus dans le business de came, ils vont chercher leur ordo chez le médecin traitant car on ne peut pas parler d'un réel suivi. Ils y vont tous les 15 jours ou tous les mois chercher leur ordonnance et font un petit business de méthadone gélule* » (GF Socio sanitaire).

Données de cadrage

Le SkéNaN® LP est un sulfate de morphine utilisé sur le site de la Bretagne par une population d'injecteurs, plutôt marginalisée. Présenté sous forme de gélules contenant des microbilles, il est appelé « *sken, ské* ». De 2002 à 2005, le SkéNaN® LP était largement disponible que ce soit en marché de rue, où l'on pouvait trouver la gélule aux alentours de 3 € en 2003 ou directement via une prescription médicale. En 2005, suite à des restrictions importantes des prescriptions, la disponibilité s'est restreinte et parallèlement les prix ont augmenté pour atteindre 8 à 10 € la gélule en 2010. Depuis 2010, le prix est stable à 10 €. Certains usagers ont développé d'autres types d'accès ces dernières années : obtention, après un « arrangement » avec un médecin de ville, d'un protocole de traitement au SkéNaN® LP mais sans remboursement afin d'échapper au contrôle de la CPAM, ou des prescriptions dans un autre département.

L'usage de SkéNaN® LP doit son succès en Ille-et-Vilaine à sa réputation de produit fiable, sans coupe, aux effets proches de ceux de l'héroïne (flash, bien-être, effet cotonneux...) et garantis, contrairement à cette dernière qui compte-tenu des produits de coupe ne permet pas à l'utilisateur d'être sûr des effets qui seront ressentis.

Chez ses utilisateurs, le sulfate de morphine semble posséder certes l'image d'un produit fiable, accessible et peu onéreux mais aussi l'image d'un produit à « l'accroche » rapide, dont il faudrait augmenter les doses ou le mélanger avec d'autres substances afin d'obtenir des effets.

Les complications sanitaires liées à l'usage de ce produit sont la dépendance avec une accoutumance rapide, les problèmes liés à l'injection (abcès, veinites, risques de transmission du VIH ou des hépatites par le partage de matériel...), ainsi que des problèmes de santé masqués par l'usage de morphine.

Les faits marquants pour l'année 2014

Des difficultés plus importantes pour obtenir du SkéNaN®

Le SkéNaN® demeure toujours disponible sur le site de Rennes, même si la difficulté d'intégrer un protocole le rend moins accessible (Note ethno urbain). Déjà souligné en 2013, la CPAM fait en sorte que les prescriptions avec des dosages importants soient limitées : « *La difficulté de se procurer le produit, c'est plus des problèmes de sécu, car il y a des alertes. Soit les médecins sont plus réticents car ils savent que derrière on va taper dessus* » (Questionnaire bas seuil). Les contrôles mis en place ne sont toutefois pas si rapidement effectués (« *Ça met un temps fou, ça peut mettre plusieurs années* », GF Socio sanitaire) et la capacité d'adaptation des usagers est toujours sans limite : « *Ils cherchent plusieurs médecins. S'ils sont un peu grillés, ils vont aller dans une autre ville. Sinon ils demandent à des potes de se surdoser, en tout ce que tu veux, du coup il y a des échanges (...) les patients dès qu'ils ont un filon, ils vont essayer de s'en procurer un maximum, pour en avoir d'avance ou le revendre* » (Questionnaire bas seuil).

Un élément déjà repéré depuis quelques années, est que le SkéNaN®, s'il peut être disponible sur le marché de rue, est davantage présent au sein d'un réseau d'usagers réguliers de SkéNaN®. Il est notamment consommé à la place de l'héroïne en raison de la faible qualité estimée par ces usagers. Le SkéNaN® apporte moins de déception pour eux : « *Ça reste toujours pour certains le produit de prédilection. Ça reste pour les injecteurs, c'est un petit club d'initiés, le club des amis du SkéNaN, c'est particulier, ils ont du mal à quitter, c'est un cocon, ils gardent le skén' et ils sont dans cette pratique-là* » (Questionnaire bas seuil). Pour ces derniers, le SkéNaN® est plus facilement disponible, les usagers ont des prescriptions, et peuvent le cas échéant se dépanner entre eux : « *Pour le cercle d'initiés c'est un produit qui va être facilement disponible. Ils ont le réseau et puis Paris n'est pas loin, ça bouge, enfin Paris et d'autres villes* » (Questionnaire bas seuil).

Ces usagers « initiés » ont déjà une carrière importante de consommation de Skénan® : « *Il y en a qui sont sous protocole depuis très longtemps. C'est des plus anciens qui sont sous Skénan depuis longtemps quand tu pouvais en avoir plus facilement. Ils sont passés sous protocole car c'est des adeptes. Et pour certains de gros dosages* » (Questionnaire bas seuil).

Le Skénan® peut être pris avec de l'alcool pour potentialiser les effets, ou alors associé à d'autres produits : « *Sinon, ça peut être associé à d'autres produits, Propofol, Tramadol, Durogésic en patch, c'est des mélanges bénéfiques/risques qui sont à discuter* » (Questionnaire bas seuil). Certains associent également le Néo-codion® au Skénan®.

L'injection comme mode principal d'usage

Le Skénan®, détourné de son usage, est surtout utilisé en injection. En termes d'impact sanitaire, on va de fait retrouver les habituels problèmes liés à l'injection, abcès, réactions cutanées : « *Essentiellement injecté, et au moins avec les Skénan t'es sûr. Par contre le LP, ils n'aiment pas trop parce qu'ils veulent que ça vienne vite. Normalement c'est des gélules gastro résistantes qui font que le produit se libère peu à peu. Et après en plus ils gardent les cotons pour les réutiliser* » (Questionnaire bas seuil).

Du côté des prises en charge sanitaires, les professionnels cherchent à faire en sorte que ces usagers puissent diminuer leurs consommations de Skénan® notamment pour réduire les pratiques d'injection : « *Il y a l'idée d'articuler les prises en charge. On fait une induction de méthadone et on essaye de travailler sur une baisse du Skénan. L'idée est de chercher à ce que cela diminue, mais de pouvoir associer les deux pour un certain nombre car on est sur des profils différents, en diminuant même la fréquence de l'injection et les risques liés aux pratiques, une optique de réduction des risques* » (Questionnaire bas seuil).

L'USAGE D'OPIUM-RACHACHA

Données de cadrage

L'opium peut se consommer mangé ou bu en décoction mais son usage le plus courant consiste à être fumé, souvent à l'aide d'une pipe, où la boule d'opium est préchauffée en étant piquée sur une aiguille, parfois mélangé avec du tabac. L'opium est également fumé en joint avec du tabac (et parfois également du cannabis, le joint est alors appelé « impérial »), l'effet est rapide et semblable (en moins intense) à la consommation d'héroïne : sensation d'extase orgasmique, état de relaxation intense, insensibilité à la douleur (propriété analgésique de la morphine)... Le gramme d'opium oscillerait entre 30 € et 60 €. La disponibilité de ce produit reste épisodique et restreinte.

Le rachacha, appelé « opium du pauvre » est une décoction de graines de pavots, sous forme liquide ou sous forme de pâte. Le rachacha peut être ingéré ou fumé. Des tentatives marginales d'injection ont été rapportées ces dernières années, soit après un nettoyage du produit à l'alcool à 90°, soit après un filtrage au Stérifilt®. Les effets sont décrits comme plus léger que l'héroïne et l'opium. Il serait considéré comme un produit naturel, facilitant la descente de stimulants ou d'hallucinogènes. Les coûts ont très peu évolué. Les prix oscillaient entre 2 et 10 € le gramme en 2003 tandis qu'en 2005, c'est entre 3 et 10 € qu'il était cédé en général (les prix pratiqués en milieu festif seraient moins chers, 5 € étant le prix maximum). La plupart des vendeurs seraient les producteurs eux-mêmes. Il est à noter que très peu d'observations sont recueillies depuis 2006 sur ce produit.

S'agissant des complications sanitaires, une accroche rapide, des difficultés quant à la gestion du manque et des problèmes digestifs, ont été évoqués ces dernières années.

Les faits marquants pour l'année 2014

Que ce soit sur l'espace urbain ou sur l'espace festif, l'opium reste quelque chose comme étant relativement rare et présentant un caractère exceptionnel : « *Les rares fois c'est de l'anecdote. Après ces trucs-là, c'est tellement des bons plans qu'il faut tomber sur la personne. ça reste confidentiel. C'est un peu comme les truffes* » (Quali festif) ; « *Une fois on a vu de l'opium cette année. Un petit morceau marron tout mou, en pâte. C'est la classe de fumer de l'opium, mais c'était un peu du hasard. C'est très dur à trouver de l'opium* » (Questionnaire bas seuil).

L'origine de ces rares présences d'opium semble, comme cela avait été décrit les années précédentes, provenir des pays méridionaux limitrophes : « *Pas beaucoup vu. c'est rare, quelques-uns qui ont fait des saisons en Espagne et qui ont ramené pour leurs consos* » (Questionnaire bas seuil).

Données de cadrage

Le Néo-codion® est un médicament utilisé dans le traitement symptomatique des toux sèches. Le néo-codion® contient un antitussif opiacé, la codéine qui bloque le réflexe de la toux en agissant directement sur le cerveau. Les autres substances fluidifient les sécrétions bronchiques.

Les utilisateurs de ce produit sont décrits comme étant pour la plupart des consommateurs d'opiacés de longue date, présentant un profil plutôt insérés socialement. Le recours à ce produit permet de gérer leur dépendance aux opiacés. Pour des consommateurs plus réguliers d'opiacés, la prise de néo-codion® permet de supporter le manque.

Les faits marquants pour l'année 2014

Le profil des consommateurs de néo-codion®

Quelques usagers d'héroïne l'utilisent pour la gestion du manque lorsqu'ils n'ont plus d'héroïne ou de TSO, mais ils semblent assez peu nombreux : « *Le néo-codion peut être utilisé en substitution, pour les jours sans, gestion du manque* » (Questionnaire bas seuil). La technique est qualifiée « d'à l'ancienne », dans le sens où elle renvoie à l'époque où il n'y avait pas encore de traitement de substitution.

Des boîtes vides de Néo-codion® peuvent être repérées mais sans pouvoir avoir d'indication sur les consommateurs : « *On voit souvent des boîtes. (...) en tout cas on voit des boîtes dans des parcs et aussi dans certains quartiers mais pas dans le centre* » (Questionnaires bas seuil).

Un autre profil se dégage, celui de consommateurs d'opiacés mais insérés ou encore consommateurs exclusifs de codéine : « *En urbain, profil de consommateurs d'opiacés insérés. Ce n'est pas un retour au source des vieux de la vieille. Ce n'est plus les mêmes personnes* » (Questionnaire bas seuil) ; « *On peut avoir des hommes en costume trois pièces, néocodion c'est des personnes plus intégrées qui ont du prendre de la codéine ou qui en ont entendu parler. Ils ont honte d'en parler, ils essayent toujours de justifier un peu* » ; « *Il y en a qu'on voit depuis des années (...) on en avait un qui prenait au moins dix boîtes par jour* » (GF Socio sanitaire). Ce type de consommation semble être perçu comme relativement peu dangereuse par les individus car ils peuvent l'impression de prendre un médicament et non pas une drogue : « *L'idée est que la codéine c'est 1/6ème de la morphine, ce n'est pas assimilé. En plus, on est sur une forme médicament avec de fait une dangerosité beaucoup moins perçue. Je prends un traitement, un médicament (...) et puis il y a le côté M&M's quand tu es habitué à manger 15 boîtes quand tu passes à 20, tu n'as plus l'impression que c'est quelque chose de dangereux. Il n'y a plus la notion de la dose quelque part* » (Questionnaire bas seuil)

A la marge, quelques cas de personnes de plus de 60 ans dans des situations d'arrêt d'alcool utilisent le Néo-codion® comme béquille (GF Socio sanitaire).

Des achats de Codoliprane®

Des cas de personnes achetant régulièrement des quantités pouvant être importantes sont également à relever : « *Il y en a quelques-uns qui viennent pour cela. Le profil des personnes qui sont sous codoliprane, c'est un profil plutôt inséré ou alors avec une comorbidité psychiatrique importante mais là on est davantage sur des problématiques psychiatriques, pas le profil du toxicomane habituel* » (GF socio sanitaire).

Décès en lien avec de la codéine :

Autant en 2013, quelques décès de personnes avec des taux assez élevés avaient été relevés, ce n'est pas le cas cette année (GF Socio sanitaire). Un décès d'une personne ayant consommé de l'Oxycodone a toutefois été enregistré : « *Le seul truc inhabituel cette année, l'oxycodone on a eu un décès à l'oxycodone mais on n'a pas pu remonter d'où il venait. Vu le profil, ce n'était pas une prescription, il n'y avait chez l'individu qui était jeune, la trentaine, de raison médicale d'avoir un antalgique de cette puissance pour une pathologie quelconque. Et, d'ailleurs il est mort dans un contexte après avoir fait une fête il n'avait pas mal au dos et sa famille ne rapportait rien. C'est une découverte d'analyse et non pas d'environnement. On était parti sur alcool et les trucs habituels et non c'était l'Oxycodone* » (GF Socio sanitaire).

Enfin concernant les consommations du mélange sirop codéiné pour la toux et de soda (Purple Drank ou Sizzurp¹⁵), aucune observation n'a été produite en 2014 sur le site de Rennes.

¹⁵ - Purple drank ou lean, codeine cup ou purple jelly est le nom donné au mélange de sirops à base de codéine et de prométhazine associés au Sprite, auquel on peut ajouter des bonbons pour donner un meilleur goût que celui du sirop seul.

L'USAGE DE STIMULANTS

L'USAGE DE COCAÏNE

Données de cadrage

Présentée sous forme de poudre blanche, ou moins fréquemment sous forme de cailloux ou d'écaillés, la cocaïne, également appelée « coke, coco, CC, C ou Cesse » a vu sa disponibilité augmenter entre 2002 et 2008 sur le site de Bretagne. L'offre semble s'être stabilisée depuis 2009. Son usage serait plus fréquent au sein des deux milieux observés, urbain et festif.

Une distinction serait faite entre la cocaïne dite « végétale » et celle dite « synthétique », par les consommateurs. La première serait directement obtenue de la feuille de coca, contrairement à la seconde qui serait synthétisée. La cocaïne végétale serait de meilleure qualité que la synthétique. En termes de prix, le gramme de « végé » pouvait être compris, jusqu'en 2006, entre 40 et 150 €, avec un prix moyen compris entre 60 et 80 €. Quant au gramme de « synthé », il variait entre 40 et 80 €, avec un prix moyen de 60 €. Cette distinction entre la cocaïne « végétale » et « synthétique » n'est, en réalité, qu'une fiction. La synthétisation est techniquement possible mais coûterait plus chère que la cocaïne issue directement de la feuille de coca. Cette distinction, longtemps de mise, semble s'étioler depuis quelques années, en effet, depuis 2008, cette distinction entre « végé » et « synthé » semble désuète. Le gramme de cocaïne s'achète entre 60 € et 80 €.

La cocaïne est principalement sniffée, mais elle peut aussi être injectée et fumée. Le tabac, l'alcool et le cannabis seraient des produits fréquemment utilisés en association avec celle-ci. Par ailleurs, le cannabis mais aussi parfois l'héroïne, la méthadone® et d'autres médicaments psychotropes pour le milieu urbain peuvent être consommés de façon concomitante avec la cocaïne afin de faciliter la descente.

Auparavant réservée à certains milieux (arts, communication, restauration...), la cocaïne conserverait l'image d'un « produit branché », qui améliore les performances même si certains expérimentateurs peuvent se déclarer déçus par la fugacité de ses effets. Enfin, elle bénéficierait de l'image d'un produit dont l'usage peut être compulsif, un produit « vicieux » dit-on parfois.

Parmi les consommateurs, on peut distinguer :

- des expérimentateurs,
- des personnes intégrées socialement la consommant dans un cadre festif,
- des personnes adeptes ou dépendantes au produit en mesure d'assumer le coût de cette consommation,
- des personnes marginalisées.

Comparativement au profil des usagers des autres substances psycho actives, il semblerait qu'il y ait pour la cocaïne une proportion de femmes usagères plus importante.

Les dommages sanitaires, liés à l'usage de cocaïne, évoqués ces dernières années ont été les suivants : des dépendances psychologiques importantes, des dépendances aux opiacés liées à l'usage de ceux-ci lors de la « descente », des problèmes cardiaques, des pertes de poids importantes, des épisodes paranoïaques, des complications liées au mode d'administration (système veineux dégradé, saignements de nez...).

Les faits marquants pour l'année 2014

Une disponibilité toujours importante...

La cocaïne a toujours un niveau de disponibilité assez élevé. Les informations obtenues en 2014 sont unanimes à ce propos sur les deux espaces d'observation : « Très disponible » (Quali festif) ; « Banalisé, très facile d'accès » (Questionnaire bas seuil). Concernant l'espace festif, la cocaïne est présente dans des milieux assez hétérogènes (Note ethno festif). D'autre part, il est relevé que des propositions de vente peuvent être fréquentes dans le centre-ville de Rennes, et pas forcément ciblées vers un public particulier, ce qui peut entraîner l'apparition de nouveaux profils de consommateurs ne fréquentant pas forcément les milieux festifs (Note ethno festif).

La cocaïne est essentiellement sniffée : « C'est pris en trace, la consommation en traces n'est pas cachée » (Quali festif). Quelques-uns l'injectent (« L'injection, c'est le petit extra », Questionnaire bas seuil), mais là-

dessus, on est sur un profil le plus souvent poly consommateur et injecteur à la base : « L'année dernière c'était courant, il y a eu des phases. Pas mal étaient à fond de coke, et ils l'injectaient, mais sur des profils particuliers. Des gens qui sont déjà dans des consommations d'opiacés aussi, sous traitement de substitution, injecteurs de longue date. Dire qu'il y a une évolution là-dessus cette années c'est plus difficile (...) il y a des périodes où ils vont beaucoup shooter et puis ça se calme » (Questionnaire bas seuil). Comme pour d'autres produits, l'âge ou l'ancienneté des consommations peut déterminer le mode de consommation. Ainsi, la pratique de l'injection concerne essentiellement les plus âgés « Plus en traces à cet âge-là [15-25 ans]. Les injecteurs c'est plus 25-30 ans, ils prennent aussi en trace, mais le profil injecteur ça va être plus vieux » (Quali festif).

L'alcool est très fréquemment associé aux consommations de cocaïne. Les consommateurs lors de soirée peuvent alterner avec d'autres produits stimulants : « Alcool. Enfin tout est associé à l'alcool. ou à d'autres stimulants. Les mecs en milieu festif ils ne passent pas toute leur soirée à prendre de la coke. Ils peuvent alterner avec de la MD, des amphets. Aussi parce que cela peut revenir à trop cher » (Quali festif).

... Mais une qualité jugée globalement moyenne

Au niveau de la pureté, et ce n'est pas une nouveauté, les informations indiquent que les teneurs sont plutôt moyennes : « On est toujours sur la constatation que la cocaïne s'est démocratisée. Elle est de moins en moins pure. La cocaïne de rue, on est au maximum à 10% dans ce qu'on peut saisir. En petite quantité, elle est bien coupée. Sur des grandes quantités, la qualité est 'bonne' » (GF Application de la loi) ; « Variable, souvent pas terrible (...) après la qualité étant tellement médiocre, c'est que les gens qui consomment de la cocaïne n'ont jamais goûté de la cocaïne de bonne qualité et c'est un peu compliqué » (Questionnaire bas seuil). Le lien entre la qualité et le prix n'est toujours pas clairement établi : « Fourchette de qualité basse. Pas de corrélation entre prix et qualité. C'est au petit bonheur la chance » (Questionnaire bas seuil). Paradoxalement, la possibilité de tomber sur du « bon produit » peut apparaître comme quelque chose d'inhabituel : « L'effet non attendu c'est 'ah elle est bonne' ! (Note ethno festif).

L'insertion dans un réseau peut toujours être une possibilité d'avoir accès à de la cocaïne de meilleure qualité. Dans ce cas-là, les prix peuvent être majorés. On distingue donc un double marché : le premier, plus accessible, avec des produits variant de 70 à 80 euros et considérés comme de qualité médiocre à moyenne, et le second, accessible par réseaux, variant de 90 à 120 euros, avec des produits considérés comme potentiellement bons (Note ethno festif) : « La bonne coke, c'est confidentiel. C'est des mecs qui savent qui va en avoir, et quand il y a une bonne coke, ils savent où se servir en free. Après la coke classique pour le client festif, ça sera une coke moyenne (...) c'est peut-être une question de réseau » (Note ethno festif).

Un produit qui jouit toujours d'une belle image

Aucun changement sur les représentations de la cocaïne. Les perceptions sont globalement positives malgré les déceptions entraînées par des effets pouvant être médiocres : « Belle image. C'est le produit un peu noble » (Quali festif) ; « C'est le Graal qu'on met en tête liste » ; « Produit de luxe à cause du prix, pour d'autres c'est plus banalisé » (Questionnaire bas seuil).

Une sensible hausse des prises en charge de consommateurs de cocaïne :

L'accessibilité facilitée à la cocaïne semble avoir de possibles répercussions sanitaires. Certains professionnels du champ socio sanitaire estiment qu'il y a eu pour l'année une sensible augmentation des demandes de prise en charge de la part des consommateurs de cocaïne. Habituellement, ce type de patient ne représente qu'une part assez faible des files actives des centres de soins spécialisés : « L'évolution à la hausse des demandes de prise en charge pour consommation de cocaïne est à mettre en lien avec une augmentation significative des consommations » (Questionnaire bas seuil). Ce type de patient ne va pas spécialement mettre en avant un problème de santé : « Pour les demandes de prises en charge, c'est souvent le côté financier qui vient un peu justifier aussi la demande. Très clairement. Après le côté santé peut venir s'ajouter un peu à cela, en disant j'ai fait une arythmie cardiaque, j'ai failli y rester, ça va participer quelque part à la demande et à la prise de conscience. Mais ce n'est pas le critère principal de la demande » (Questionnaire bas seuil). Cette sensible augmentation des demandes de prises en charge est donc à mettre en lien avec une grande facilité à pouvoir avoir accès au produit et à la récurrence des consommations d'une part, et d'autre part avec une évolution de certains profils d'utilisateurs : « Des profils d'utilisateurs qui ont un peu changé par rapport à il y a quelques années. On n'est plus uniquement dans le milieu festif. Des usages en milieu festif avec une extension des consommations hors de cet usage. On est plus sur des gens qui sont sur une soirée lambda. Avec des amis mais avec une extension des consommations hors cadre festif en tant que teuf, et des usages qui deviennent quotidiens » (Questionnaire bas seuil).

Données de cadrage

Les deux appellations rencontrées : crack ou free base, concernent la même composition chimique : une cocaïne base, destinée à être fumée. Néanmoins, ces deux termes apparaissent distincts dans les représentations qu'en ont les usagers. Le crack, qui possède une forte connotation négative, désigne un produit contenant des résidus de cocaïne, à « l'accroche rapide », consommé dans les Antilles ou certains quartiers parisiens. Le free-base désigne plutôt la cocaïne sous forme de caillou, « cuisiné » afin d'être « purifié ». Afin d'effectuer cette préparation, deux produits peuvent être utilisés : le bicarbonate de soude et l'ammoniaque. L'utilisation de l'ammoniaque serait plus répandue en Bretagne.

Le crack/free-base est essentiellement fumé, certains injecteurs déclarent apprécier cette forme pour sa pureté. Tabac, cannabis et alcool peuvent lui être associés. Des usages d'opiacés, de cannabis et de benzodiazépines ont été observés au moment de la descente. Les usagers utilisant ce mode d'administration auraient conscience de l'aspect compulsif que peut prendre cette consommation. Ce même aspect effraierait les non usagers de crack/free-base, même si ceux-ci sont consommateurs de cocaïne sous une autre forme. Le crack/free-base demeure un produit d'initiés. Les consommateurs rencontrés auraient connu pour la plupart cet usage en milieu festif (techno).

Les dommages sanitaires évoqués ont été les mêmes que pour la cocaïne, avec une dépendance accrue par l'aspect compulsif que peut prendre l'usage. Par ailleurs, les dommages sont propres aux modes d'administration tels que des brûlures pulmonaires, des plaies au niveau des lèvres pour les fumeurs, un système veineux dégradé pour les injecteurs...

Les faits marquants pour l'année 2014

Des consommations de free base mais pas de « marché » de crack

La cocaïne basée ne semble pas circuler de manière importante à Rennes et ne donne pas lieu à un marché de rue : « *On a un peu de crack aussi. Ça circule un petit peu, il y en a qui le font de manière artisanale chez eux. Ce n'est pas très compliqué à faire. Une poêle et le produit qui va bien avec, et puis voilà ça fait un caillou et ils le fument. La qualité je ne sais pas ce qu'elle vaut par contre. En tout cas, il y en a de toute façon* » (GF Application de la loi). Les usagers adeptes de ce produit vont donc privilégier la pratique individuelle de basage de la cocaïne : « *Tu as des gens des fois ils reviennent de Paname et ils ramènent un morceau. Mais c'est rare et ça tourne juste chez les potes. Autrement tu bases ta coke. Et au moins tu sais ce qu'il y a dedans. Parce que dans les galettes, t'es pas assuré* » (Note ethno urbaine). Les services application de la loi estiment de leur côté que le free base a été sensiblement moins présent en 2014 : « *Moins cette année. Moins d'inquiétude cette année par rapport à 2013. Moins de saisies, moins de consommateurs* » (GF Application de la loi).

Autre indicateur pouvant attester des pratiques de basage est la distribution du matériel de réduction des risques, et notamment pour ce produit, les kits base : « *On distribue de plus en plus de pipes (...) pour la distribution de matériel il faut y aller avec des pincettes, comme on a les coudées, est que ce n'est pas un phénomène de nouveauté, de découverte. On aura peut-être plus de recul avec l'année prochaine. Il y a pas mal de distribution, on a du les limiter parce que sinon ça partirait comme des petits pains* ». (Questionnaire bas seuil).

En termes de représentation, la confusion entre le crack et le free base est toujours présente chez certains usagers : « *C'est toujours sujet à discussion, est-ce que c'est du crack, est-ce que ce n'est pas du crack. Est-ce que c'est de la base ou pas de la base. C'est toujours aussi flou. Tout le monde a sa propre définition* » (Questionnaire bas seuil). Le produit est toujours perçu comme étant potentiellement dangereux et connoté négativement : « *Produit ayant un potentiel très addictif* » (Usagers de l'espace urbain).

Une distinction entre usagers de cocaïne et usagers de free base

En termes de profil, la distinction peut être faite entre usagers de cocaïne et free baseur. Autant le profil des usagers de cocaïne est plus diffus à définir, alors que les adeptes de la cocaïne basée présentent une ancienneté dans les consommations de drogues. D'autre part, il s'agit d'individus qui sont dans une recherche d'effets différents de ce qu'ils pourraient avoir avec de la cocaïne (« *Les effets sont différents de celui de la cocaïne pris en trace ou en injection, il est plus court et plus fort* », Usagers de l'espace urbain) et sont des usagers ayant une connaissance approfondie du produit et ont une maîtrise de la technique de préparation : « *Ce n'est pas les mêmes. Ceux qui vont baser sont des usagers plus réguliers par rapport à ceux qui ne basent pas. Il faut une certaine technique et une certaine connaissance du produit. Après il n'y a pas de profil sociologique qui diffère, mais dans le degré de connaissance du produit il y a une différence* » (Questionnaire bas seuil).

Les consommations de cocaïne basée ne semblent pas être effectuées régulièrement, mais plutôt périodiquement par session. Les usagers vont alterner les consommations de cocaïne et de free base : « *On voit de plus en plus des personnes baser sur des phases. Ils associent les deux. Par moment ils vont beaucoup baser et après ils calment un peu le jeu et prennent en traces* » ; « *Les gens quand ils en tapent beaucoup, quand ils ont une grande accessibilité au produit (...) au bout de 3 ou 4 semaines ou ça tape pas mal, ça finit systématiquement par la base* » (Questionnaire bas seuil). Ces consommations peuvent être qualifiées de festives : « *Pas sur du quotidien mais des consommations assez soutenues, dites festives. C'est présent* » (GF Socio sanitaire).

Cocaïne basée et espace festif

Des consommations de cocaïne basée sont repérées sur les espaces festifs alternatifs. Généralement, elles se font de manière discrète, le plus souvent dans des véhicules dans la mesure où la préparation nécessite des conditions de tranquillité : « *Dans une bagnole. Puis il faut de la lumière. Faut être peignard, ça prend un petit peu de temps, ça demande une dextérité, ça ne s'improvise pas. Ils préfèrent baser à l'ammoniac parce que c'est un peu plus facile de le faire en milieu festif qu'avec du bicarbonate de soude car les conditions de confort ne sont pas réunies* » (Quali festif). Un autre élément sur le caractère discret de ces consommations est que le free base conserve une mauvaise image sur les espaces festif (Note ethno festif).

Les préparations de cocaïne basée sont le plus souvent faites sur place : « *Peut-être la fraîcheur. Ou alors c'est le rite, de faire sa petite cuisine, comme pour l'injection* » ; « *Il y a aussi le fait que tu viennes sans produit. Beaucoup achètent sur place (...) souvent les mecs sont emmerdés car ils n'ont pas le produit pour baser (...) en fait ils ne prévoient pas. Et puis sur les gros événements il y a un tel barrage de flics à l'entrée qu'il vaut mieux ne pas avoir son produit sur soi* » (Quali festif). De ce fait, plusieurs professionnels intervenant en réduction des risques sur les espaces festifs alternatifs ont relaté avoir à plusieurs reprises eu des demandes sur les stands de bicarbonate ou d'ammoniac : « *Du bicarbonate. Pour deux ou trois groupes, sur des temps différents c'était du bica. Sur 2 ou 3 teufs, plusieurs fois on m'a demandé du bica* » (Quali festif).

Données de cadrage

L'ecstasy se présente sous différentes formes : des cachets aux couleurs et logos variés, appelés « *ecstas*, *X*, *taz*, *XTC*, *Tata*, *bonbon...* », de la poudre, avec une très large palette de couleurs, ou des cristaux translucides ou brunâtres, appelés « MDMA¹⁶, MD ou gélules ». Ce produit semblerait largement disponible en milieu festif depuis plusieurs années. S'il a été un temps l'apanage de la population techno, l'ecstasy concernerait désormais un plus grande diversité de consommateurs de différents milieux festifs, voire urbains.

Les prix constatés entre 2003 et 2008 pour un comprimé s'étendent de 5 à 15 €, 10 € en moyenne pour 2013. La poudre de MDMA oscillait, quant à elle en 2013, entre 50 et 80 € le gramme.

Une augmentation de la disponibilité de la poudre de MDMA a été rapportée, notamment de bonne qualité. Quant aux comprimés, ils seraient de qualité plus variable et « les arnaques » les concernant plus nombreuses. C'est une des explications qui justifient leur moindre disponibilité sur les deux milieux depuis 2006, et une quasi-absence depuis 2009 (au profit de la MDMA). Les comprimés ont toutefois fait leur réapparition en 2013.

La MDMA, quelles que soient ses galéniques, est essentiellement ingérée, quelquefois sniffée, fumée ou injectée par les adeptes de ce mode d'administration.

A ce produit ont pu être associés du cannabis, de l'alcool, du tabac, du LSD pour réguler ou potentialiser les effets de l'ecstasy. Des usages d'opiacés et de benzodiazépines ont également pu être constatés au moment de la descente.

Parmi les consommateurs d'ecstasy/MDMA, deux significations dans l'usage peuvent être distinguées : un usage festif avec une recherche d'euphorie, de stimulation et d'empathie et un usage anxiolytique, davantage observé en milieu urbain.

Toutefois chez ces consommateurs, l'ecstasy semblerait bénéficier d'une image festive, bien que l'aspect aléatoire de son contenu semble ternir sa réputation. La présence, depuis 2005, de comprimé de MCPP, vendu sous l'appellation ecstasy et provoquant des effets indésirables tels que des maux de tête, des maux de ventre, etc... a probablement contribué à la dégradation de l'image du produit. Les non usagers n'apprécieraient pas, de plus, son contenu chimique, « peu naturel ».

Les dommages sanitaires constatés liés à cet usage sont essentiellement : des « bad trips », des états hallucinatoires ou dépressifs, des dépendances aux opiacés induites par leur usage lors de la descente, des problèmes générés par la composition aléatoire du produit.

¹⁶ MDMA : Méthylène-dioxy-3,4-méthamphétamine

La MDMA a toujours le vent en poupe

Cette année encore, la MDMA reste le produit considéré unanimement comme le plus disponible et le plus accessible en milieu festif, y compris non alternatif, avec une palette importante de couleurs proposées à la vente (Note ethno festif). L'essor de la MDMA continue et on peut estimer que le plateau n'est pas encore atteint avec une diffusion de large ampleur et un vivier de consommateurs toujours renouvelé (Note ethno festif) : « Grande banalisation, démocratisation de la MDMA. De plus en plus en voit des gens sous MD, c'est plus visible comparativement aux années précédentes » ; « L'accessibilité de la MD, ça s'achète comme des petits pains, hyper facilement » (Quali festif) ; « Au niveau de la MD aussi, ça coule à flots, mais ça j'ai l'impression que c'est tout le temps. » (Note ethno festif). C'est véritablement le produit illicite le plus consommé sur l'espace festif, le cannabis mis à part : « Ça reste le 'number one', tout mélangé. Dans la catégorie produit illicite, excepté le cannabis, la MD en milieu festif » (Quali festif).

Un intervenant en réduction des risques sur le festif estime qu'il y a une modification dans l'ordre des demandes en information sur les produits lors des manifestations festives : « Concernant la démocratisation de la MD, sur nos fiches interventions et la présence des produits sur le festif, on a commencé à noter MD. Mais depuis 2013, avant c'était alcool, cannabis et MD, maintenant et notamment en 2014, c'est MD alcool et cannabis. Grande accessibilité et pas de recherche d'information sur ce qu'on peut prendre » (Quali festif).

Le constat est le même sur le festif urbain dans le centre-ville de Rennes : « La démocratisation de la MD sur le milieu informel¹⁷ rennais, c'est très clair, tout au long de l'année 2014, ça a même commencé en 2013 et en 2014 c'est très claire (...) c'est les récits de jeunes qui pour certains sont sous MD en soirée ou retour d'expérience, et même des assez jeunes, des prises de MD chez des assez jeunes, certains mêmes sont mineurs » (Quali festif).

Du côté des services application de la loi, assez peu de saisies sont réalisées : « Pas grand-chose. Ecstasy très très peu, MDMA un peu plus mais c'est marginal (...) pas trop de saisie. C'est peut-être plus compliqué à trouver. L'année dernière on en avait saisie, cette année pas trop » (GF Application de la loi). S'il n'y a pas de saisies importantes réalisées, du côté des services application de la loi, de petites saisies sont réalisées plutôt directement sur les consommateurs (« On en saisie régulièrement sur les consommateurs », GF Application de la loi).

Pour le prix du gramme de MDMA, on peut noter une plus grande variabilité dans le prix d'achat : « 50 euros le gramme. La variation des prix est plus grande, avant c'était toujours 50 ou 60, maintenant tu peux en trouver à 30 ou à 80 euros » (Quali festif). Des ventes en quantité fractionnée sont également observées pour ce produit : 30 euros le demi-gramme et 10 euros un parachute à quantité variable, entre 0,1 et 0,2g (Note ethno festif).

Une diffusion large à un public élargi

La MDMA qui demeure le produit phare lié aux pratiques festives continue de se diffuser dans les milieux festifs généralistes : « La tendance, c'est la MD. C'est dans les teufs mais surtout dans les bars ou dans les soirées. En même temps, ça marche, tu ne peux pas vraiment te sentir mal avec cette drogue. A part le lendemain qui est difficile... » (Note ethno festif) ; « En teuf il y en avait déjà assez mais là, c'est élargi à un autre public (...) public plus boîtes de nuit qui vient dans ce milieu-là. Et c'est vraiment MD MD MD (...) c'est sorti du milieu teuf avec une disponibilité importante » (Quali festif).

¹⁷ Milieu informel : événement festif non organisé.

Il est difficile de dresser le profil du consommateur de MDMA tant les usagers et les contextes d'usages sont variés : « *Pas de profil type, c'est trop diffus* » (Quali festif) ; « *Profil hétérogène, de la personne complètement insérée qui a un travail fixe, et qui va juste faire des extras le week-end end, aux personnes non insérées qui se fait des petits extras parce qu'ils aiment bien la MD* » (Questionnaire bas seuil). Il avait déjà été mentionné en 2013 des consommations assez précoces chez certains. C'est une nouvelle fois le cas cette année : « *Public jeune très jeune même des mineurs 15-20 ans, ça leur plaît bien. C'est souvent leur première expérience. Pour beaucoup c'est le produit par lequel ils vont entrer dans les consommations. C'est un des premiers produits qu'ils testent. C'est présent aussi chez des plus âgés, mais ils maîtrisent la montée et ça se voit moins* » (Quali festif) ».

Une image de la MDMA toujours très positive

Les perceptions autour de la MDMA sont très largement positives. Les effets empathogènes de la MDMA sont considérés comme étant bien adaptés à l'esprit de la fête, avec en plus des effets limités dans le temps : « *La MD c'est un bon produit pour s'amuser sans se la mettre à l'envers. En plus par rapport aux dépistages à la sortie des fêtes, tu vas aussi chercher le produit qui te mettra le moins en danger par rapport aux prises de risque* » (Quali festif).

Les usagers les plus jeunes n'ont pas le sentiment de prendre de la drogue : « *Avec la MD, il y a beaucoup de jeunes qui n'ont pas l'impression qu'ils prennent de la drogue. Ils ont l'impression de prendre un truc, c'est un bonbon mais un bonbon qui fait de l'effet (...) c'est comme si ils avaient pris de la vitamine pour faire la fête. Et pas non plus l'intention d'aller plus loin pour chercher ce que c'est vraiment (...) les jeunes, ils ont envie de s'amuser à tout prix et peu importe les conséquences "on s'en fout on est là pour s'amuser". Ils ont cette façon de penser et les conséquences "on verra demain, ce n'est pas grave"* » (Quali festif). La MDMA est considérée comme pouvant être le produit qui sera pris pour débiter la soirée : « *C'est un peu le produit de lancement. Ils vont prendre ça pour débiter la soirée et après c'est parti tu peux ajouter des trucs ou rester au même produit* » (Quali festif).

A propos des modes de consommations

La MDMA est principalement consommée en parachute : « *Beaucoup para, parce que ça pique le nez* » (Questionnaire bas seuil). Mais certains préfèrent la consommer en sniff afin d'avoir des effets plus rapidement. C'est un mode de consommation qui tend à se développer sur le festif alternatif : « *On voit plus de gens qui prennent de la MD en trace qu'en parachute (...) la majorité en para, mais un petit pourcentage quand même en sniff, en teuf, c'est beaucoup sniff, notamment pour avoir des effets plus rapidement* » (Quali festif).

Pour l'inhalation, la pratique reste minoritaire (« *Ceux qui la fument c'est une petite proportion et c'est par période* », Quali festif), mais est quand même pratiquée. L'indicateur « distribution de feuilles d'aluminium » sur les stands de prévention permet d'objectiver le phénomène. Ceux qui pratiquent, sont plutôt des usagers aguerris et qui maîtrisent la technique : « *En général, ce n'est pas les nouveaux qui vont aller fumer, il s'agit de consommateurs qui ont déjà de la bouteille (...) en général ceux qui vont fumer, ce n'est pas le seul moyen de prise. En général ils commencent par taper des traces et prendre des paras, et en fin de session, ils vont finir par fumer la MD parce qu'après ils peuvent dormir* » (Quali festif). Le but de cette pratique est le plus souvent de moduler les effets du produit, notamment pour contourner la tolérance de l'effet stimulant (« *A un moment quand t'es à bloc de MD, si tu veux qu'il te fasse quelque chose... mais c'est pareil, c'est dans les excès ça* » (Note ethno festif).

Des effets secondaires inhabituels

Globalement assez peu de problèmes sanitaires sont relevés, sauf pour des personnes non habituées aux effets et pour d'autres qui s'autorisent des mélanges (« *L'une des personnes aurait eu des vertiges et une fuite des idées entraînant une montée d'angoisse suite à un mélange de LSD et MDMA* », Note ethno festif).

Toutefois, quelques cas d'effets secondaires inhabituels ont été relevés :

« *Des consommations déclarées de MDMA et des effets plutôt inverses de ce que l'on peut observer habituellement avec des stimulants type amphétamine. Des jeunes consommateurs plutôt entre 18 et 22 ans se présentent aux urgences plutôt en piquant du nez, en présentant des états d'angoisse. Des impressions de sortir de leur corps, des choses qu'on ne remarquait pas trop avant. C'est vendu sous le nom d'ecstasy ou de MDMA (...) c'est des choses un peu étrange, plutôt deuxième partie de 2014, après l'été, notamment au [festival], ça a fait l'occasion de pas mal d'entrées et de passages aux urgences de Rennes* » (GF Socio sanitaire). Des effets similaires (nausées, courbatures...) chez deux usagers dans un autre département ont pu être également décrit, suite à une consommation d'ecstasy. L'analyse SINTES n'a toutefois rien fait ressortir de particulier.

D'autre part, quelques décès sont visiblement en lien avec des consommations de MDMA : « *On a quand même eu deux ou trois décès dans l'année qu'on peut raisonnablement attribué à la MDMA avec des taux tout à fait inhabituels. Comme toujours, nos morts c'est des petites séries donc elles n'atteignent pas une puissance statistique pour affirmer, mais c'est des tendances et tout cela se cumule, mais les taux étaient terriblement élevés et pour le moins inhabituel* » (GF Socio sanitaire).

La disponibilité de l'ecstasy

Une autre tendance qui se renforce par rapport à 2014 est une disponibilité qui s'accroît de la forme comprimé de MDMA, l'ecstasy. Autre élément, le dosage des ecstasy est régulièrement annoncé comme potentiellement élevé (Note ethno festif) : « *Ça revient depuis quelques mois en force. On en entend parler facile depuis un an mais on les voit concrètement depuis quelques mois seulement (...) on dit que certains ne sont pas mauvais* » (Quali festif). Certains parlent même d'« *une redécouverte de l'ecstasy.* » (Note ethno festif).

Les représentations de ce produit semblent évoluer de plus en plus positivement, les concentrations importantes en MDMA étant un élément amplifiant ce phénomène (Note ethno festif). Jusqu'à il y encore peu de temps, la rareté des ecstasy entraînait de la suspicion lorsqu'on pouvait en trouver : « *Le mec qui vendait des tazz y a deux ans, il était pris pour un blaireau. On lui disait 'tu t'es fait carotte, c'est quoi tes trucs ?'. Maintenant on revoit les mecs habituels qui vendent, si eux en ont, c'est qu'ils doivent être bons* » (Note ethno festif).

Pour autant, certains restent encore méfiants, estimant que la forme comprimé peut être propice aux arnaques : « *En plus ils ont moins l'impression de se faire carotter parce qu'avec les comprimés avec les logos et tout, alors que la pâte, la poudre on se fait moins carotter,* » (Quali festif). De plus, on peut penser que ces mêmes consommateurs sont davantage habitués à la forme poudre/cristal, et que le comprimé pour eux est quelque chose de désuet : « *Peut-être que l'effet médoc fait peur à certains, ça ressemble à un médicament (...) peut être une image ringarde pour le jeune public, ça fait années 90' soirées électro. Ils préfèrent la poudre* » (Questionnaire bas seuil).

Le prix le plus courant est de 10 euros, mais peut rapidement être dégressif si il y a achat de plusieurs comprimés : « *Là c'est 10 euros, et si tu en prends plusieurs tu peux descendre à 7 ou 8 euros mais pas plus bas. Ou alors ils en rajoutent, tu en prends 2, ils t'en donnent 3. Je n'ai jamais vu moins de 10 euros. Ils ne veulent pas prendre les pièces de monnaie* » (Quali festif).

Données de cadrage

Les amphétamines sont des psychostimulants puissants, utilisés comme produit dopant ou dans un cadre toxicomane (effets stimulants et anorexigènes).

Appelé communément « speed » par les usagers, ce produit se présente sous la forme d'une poudre ou d'une pâte, aux couleurs variées. Il serait plus ou moins disponible selon les milieux fréquentés. Une baisse de sa disponibilité, ou tout au moins de la visibilité de son usage, a été constatée entre 2003 et 2006. Son accessibilité serait concomitante à la tenue de gros événements festifs (ex : Teknival).

En 2013, les prix varieraient entre 10 et 30 € le gramme, pour un prix moyen de 20 €. La composition de ce produit serait relativement méconnue des utilisateurs. Le lien entre « speed » et amphétamines ne serait, par exemple, pas toujours établi.

Le « speed » peut être ingéré, sniffé ou injecté. L'ingestion serait un mode d'usage qui se répand, après une période où le sniff était privilégié, malgré les sensations de brûlure occasionnées au niveau des narines.

A ce produit, de l'alcool, du tabac, du cannabis ont pu être associés de même que des usages d'opiacés ou de benzodiazépines lors de la descente.

Les consommateurs de ce produit en apprécieraient les effets durables et stimulants. Le « speed » serait perçu comme un produit facilement maîtrisable, ne modifiant pas la conscience. Bien que ses effets soient proches de la cocaïne, ses détracteurs sembleraient le trouver moins subtil. Il serait qualifié de « cocaïne du pauvre ».

Les personnes consommant du speed seraient principalement issues du milieu festif techno ou punk, des populations marginalisées et de communautés migrantes issues des pays de l'Est.

Les dommages sanitaires constatés liés à cet usage ont été des cas de déshydratation, de perte d'appétit, des épisodes paranoïaques et plus largement de troubles du comportement, avec accès de violence et des dommages liés au mode d'administration.

Les faits marquants pour l'année 2014

Une présence importante sur l'espace urbain et sur l'espace festif

Les amphétamines apparaissent comme étant disponible et accessible sur les deux espaces d'observation : « Ça circule beaucoup, ça a toujours été et ça n'a pas changé » (Questionnaire bas seuil) ; « Sur le festif c'est un des produits de prédilection (...) c'est présent sur le milieu techno, mais également sur le milieu festif keupon » (Questionnaire bas seuil) ; « C'est un peu la drogue classique de la teuf » (Usager de l'espace festif).

Il n'y a pas réellement un profil d'usager qui se dégage. La palette peut être assez large : « Consommé à tous les âges (...) tout venant mais moins riche » (Quali festif). Le speed est considéré comme un produit de base qui pourra être mélangé avec d'autres choses : « Alcool, c'est mélangé avec tout. Le speed c'est le fond de tomate de la pizza. Tout est fait » (Questionnaire bas seuil).

Concernant l'espace urbain, certaines personnes peuvent en consommer quotidiennement. Sur l'espace festif, le speed n'est pas le produit spécialement le plus recherché ou mis en avant par les vendeurs, mais il est toujours consommé en tant que produit de base, notamment dans les milieux musicaux où les effets stimulants sont recherchés (Note ethno festif). Sur les événements festifs plutôt public lambda, le speed est assez peu présent « En festival, il y en a quasi pas » (Quali festif). Le speed est également consommé dans les soirées urbaines privées à défaut de cocaïne (Note ethno festif).

Un produit toujours considéré comme peu noble

Les perceptions du produit restent également constantes (Note ethno festif) : « C'est toujours la même chose depuis 10 ans avec le speed, on ne sait pas pourquoi on le prend mais on le prend parce que ça fait tenir plus longtemps, mais ce n'est pas un produit noble, c'est le produit pour tracer si t'as pas de thunes pour acheter de la coke. » (Usager de l'espace festif). Les amphétamines sont toujours qualifiées de cocaïne du pauvre (Note

ethno urbain) : « Vaut mieux mettre 20 balles dans un gramme de speed que 80 dans un gramme de c où t'as 4% de c dedans » (Note ethno festif).

Les modes de consommation

Sur l'espace festif, les modes de consommation principaux demeurent le sniff et l'ingestion. Pour l'ingestion, le terme de « ballon » est préférentiellement utilisé, le terme « parachute » étant plutôt utilisé pour la MDMA (Note ethno festif) : « Plutôt sniff que gobé. Ils ne sont pas trop parachute, ils sont cons d'ailleurs. C'est un produit qui est plus biodisponible en le gobant et qui fait moins mal au nez, et pourtant ils le sniffent, ça veut dire qu'en termes de compréhension du fonctionnement, ils ne sont pas allés plus loin. Si tu le prenais comme cela, tu n'aurais plus mal à ton pif » (Quali festif). La texture du produit peut déterminer le mode de consommation. Il sera par exemple ingéré si le produit est trop pâteux : « La plupart des speed, ce n'est pas des poudres, mais plutôt des pâtes et là tu ne peux pas le prendre en traces mais en para, ou alors il faut bien le faire sécher sur le moteur (...) mais plutôt de la pâte, pas trop de poudre. Quand c'est trop pâteux, ils peuvent rajouter de la caféine car sinon c'est de la crème » (Quali festif). De plus, pour certains le speed est considéré comme un produit facilement et discrètement consommable notamment lorsqu'il est ingéré : « C'est plus facile aussi à utiliser que la cocaïne en teuf, que de se faire une trace sous la pluie dans le vent et en faire une toutes les demi-heures, c'est plus simple de prendre un para de speed et tu es peinard pour quelques heures. Donc il y a le prix et la facilité d'utilisation. C'est un produit facile » (Questionnaire bas seuil).

Sur l'espace urbain, on retrouve les mêmes modes de consommation, l'injection en plus : « De tout, ça ne bouge pas. Ça sniff, ça shoot, ça para, para peut être moins, les deux principaux c'est shoot et sniff » (Questionnaire bas seuil). Comme pour d'autres produits, l'injection concerne un public adepte et un peu plus ancien dans le parcours. Les plus jeunes semblent privilégier de leur côté l'ingestion : « Les plus jeunes font des parachutes » (Questionnaire bas seuil).

Une différence de qualité entre l'urbain et le festif

Sur l'espace urbain, la qualité du speed est jugée comme étant assez fluctuante allant d'un produit procurant des effets jugés moyens à des produits entraînant plutôt de bons effets chez les usagers : « Qualité moyenne moyenne, parfois bonne » (Questionnaire bas seuil) ; « Le speed en ce moment il y en a gavé. Et ça va, il n'est pas mauvais » (Note ethno urbain). Cette irrégularité trouve probablement son explication dans le fait que les « stocks » se renouvellent fréquemment : « En tout début d'année, le speed était bon. Après ça se renouvelle assez rapidement. Une partie vient de Bretagne, l'autre je ne sais pas trop. Mais là par contre j'en ai chopé et je n'étais vraiment pas bien. C'était vraiment de la merde. La foncedé était bien mais alors la descente... j'ai souffert » (Usager de l'espace urbain).

Le speed disponible en début d'année, avec une qualité parfois très médiocre, a eu comme conséquence des séries d'abcès ou l'apparition de plaies chez certains usagers injecteurs¹⁸ : « Il y en a un c'était vraiment de la merde. Dans la cuillère, il fallait chauffer à bloc pour que ce soit translucide. Autrement ça restait en pâte. J'ai pas eu d'abcès ni rien car je fais vraiment gaffe. Mais celui-là, si tu le mets à côté... faut mettre de la crème autrement t'as un abcès direct. » ; « L'autre jour, j'ai pris du speed et je sais pas ce qu'il y avait dedans mais ça m'a fait plein de croûtes comme des boutons qui séchaient. Et il y avait du pus dedans. J'ai pensé à un staph¹⁹. Heureusement, c'était pas ça ». (Note ethno urbain).

Sur l'espace festif, globalement, la qualité semble plus constante. Les effets obtenus apportent satisfaction aux usagers : « On a toujours une très bonne qualité. Après ça passe par des filières (...), mais le produit est d'excellente qualité » ; « Il était vraiment, vraiment bon. Si tu prenais deux traces, tu pouvais plus dormir pendant deux jours » (Note ethno festif). Enfin, sur le festif « aucun problème sanitaire n'a été relevé » (Note ethno festif).

Des conséquences négatives peuvent également être observées chez des individus qui ont des fréquences de consommations importantes ou suite à des sessions intensives, notamment sur des moments festifs : « Les humeurs, la tristesse l'agressivité, notamment après des week-end ou il y en a eu beaucoup... il peut y avoir des séances de consommations très importantes en quantité de produits et sur la durée (...) c'est catastrophique. On les reconnaît pas, ce n'est pas leur humeur habituelle, très susceptible, très agressif » ; « De la fatigue, certains s'abstiennent de dormir pendant deux, trois ou quatre jours. On les voit arriver avec les paupières au niveau des babines » (Questionnaire bas seuil)

Aucune observation n'a été relevée sur la présence de méthamphétamines en Bretagne en 2014.

¹⁸ - La situation n'est pas comparable avec ce qui a pu être observé en 2011 et 2012 (cf. Rapport TREND Rennes 2011 et 2012).

¹⁹ - Staphylocoque.

L'USAGE DE KHAT

Données de cadrage

Le khat est une espèce d'arbuste ou d'arbrisseau de la famille des célastracées, originaire d'Afrique orientale, et dont la culture s'est étendue à la péninsule arabique (surtout Yémen, Somalie, Éthiopie, Djibouti). Son usage est connu chez les populations de ces régions qui « broutent » ces feuilles pour leurs vertus stimulantes et euphorisantes.

Le khat fait l'objet d'un usage rituel ancestral semblable à celui de la coca où les feuilles fraîches sont mâchées comme stimulant. Le principe actif du khat est volatile, c'est pourquoi les feuilles doivent être consommées fraîches, ce qui limite l'extension de sa consommation en dehors des zones de production. Ce produit a été classé sur la liste des stupéfiants en France en 1995.

Sur le site de Bretagne, ce produit a été observé pour la première fois en 2007 par le dispositif TREND.

Les faits marquants pour l'année 2014

Des usages communautaires de khat sont cette année encore relevés : « *On a toujours de manière anecdotique des saisies de khat toujours pour la même population, ça ne bouge pas. Là où il y a une population érythréenne, on va trouver du khat* » (GF Application de la loi). Ces éléments proviennent des constatations effectuées par les services application de la loi : « *Khat toujours un peu, avec les douanes dans les valises. des individus souvent en train. Départ de Hollande, ils passent par Paris. Et ils arrivent avec des valises sur la Bretagne, sur Rennes voire plus loin* ». (GF Application de la loi). La diffusion du khat à d'autres communautés n'est toujours pas observée.

L'USAGE D'HALLUCINOGENES

1. L'USAGE D'HALLUCINOGENES NATURELS

L'USAGE DE CANNABIS

Données de cadrage

Le cannabis, que l'on peut trouver sous forme de résine (« *shit, chichon, teush...* ») ou d'herbe (« *beuh, beuze, weed...* ») est extrait d'une plante aux propriétés psychoactives (le cannabis sativa). Sa consommation tendrait à se banaliser depuis de nombreuses années. C'est un produit que l'on peut qualifier de très disponible et accessible. En 2013 le prix d'un gramme de résine oscille entre 5 € à 10 €, contre 3 € en 2004. L'herbe se vendait également entre 5 € et 10 € le gramme en 2010 contre 5 € en 2004.

L'autoproduction, relativement présente en Bretagne, est une particularité à noter dans l'approvisionnement du cannabis.

Le cannabis peut être ingéré ou fumé. Ce dernier mode d'administration est le plus courant. L'usage de la pipe à eau (bang), s'il n'est pas le plus répandu, est néanmoins fréquemment observé en Bretagne.

S'agissant de poly consommation, il a pu être observé une association du cannabis avec tous les produits psychoactifs cités dans ce rapport, tantôt pour réguler leurs effets, tantôt pour les potentialiser.

L'usage de cannabis semble être banalisé chez ses consommateurs, notamment chez les jeunes. Il peut être considéré comme un rituel de passage, le signe d'appartenance à un groupe ou un moyen de communication et est apprécié pour ses effets apaisants et désinhibants. Le regard des non usagers sur son usage serait, quant à lui, mitigé : entre tolérance, inquiétude et rejet.

Les dommages sanitaires liés à cet usage et évoqués ont été des difficultés psychiques, des troubles psychiatriques, des dépendances ressenties « physiquement », des problèmes respiratoires, des troubles alimentaires, des troubles de la libido.

Les faits marquants pour l'année 2014

Une présence du cannabis toujours aussi importante

Que ce soit sur l'espace urbain ou sur l'espace festif, le cannabis demeure toujours aussi présent. Très largement disponible et accessible, le cannabis est omniprésent avec des consommations non seulement banalisées : « *Le chichon est toujours au top* » (GF Socio sanitaire) ; « *Il est présent partout et banalisé* » (Quali festif), mais visible aux yeux de tous. Les consommations se font sans aucune forme de censure dans la rue, devant des entrées de galeries marchandes, et même devant l'entrée de structures bas seuil (Note ethno urbain) ; « *Tu peux tout acheter dans les tabacs, des bangs, des feuilles longues, des grindars, tu as tout sauf le produit, sauf que le produit tu peux le trouver en sortant* » ; « *Ça a déjà été évoqué les années précédentes, la banalisation des consommations de cannabis. Sur l'espace public, les soirées cartable, tout le monde roule un pétard aux vues de tous, avant c'était un peu plus caché mais là c'est plus caché, c'est devant tout le monde (...) même en présence des policiers* », (Questionnaire bas seuil). En termes d'infractions à la législation sur les stupéfiants, le cannabis reste le produit qui entraîne le plus d'affaires : « *On a beaucoup plus de produits, notamment le cannabis, le shit et l'herbe, c'est en constante augmentation* » (GF Application de la loi). En termes de dépistages de stupéfiants pour la conduite automobile, le cannabis semble

également ressortir du lot : « *Sur le cannabis, c'est effectivement extrêmement fréquent. Ça reste le produit qui est le plus associé aux contrôles automobiles, les opiacés et la cocaïne c'est rarissime en conduite automobile, c'est surtout le cannabis* » (GF Socio sanitaire).

Cette importante présence du cannabis fait qu'il est difficile de pouvoir dresser un profil type de consommateur tant cela concerne de monde : « *Tous milieu, toute tranche d'âge, personnes insérées, personnes nomades* » (Quali festif).

Aucun problème sanitaire majeur n'a été relevé. « *Il y a rarement de problème avec le cannabis* » (Note ethno festif).

Résine vs Herbe

D'années en années, les observations du dispositif TREND indiquent que la forme herbe suscite régulièrement un engouement de plus en plus important, sans toutefois qu'il y ait une inversion du ratio résine/herbe. Cette année encore, la résine est la forme qui est la plus présente à circuler, mais les consommateurs d'herbe continuent à être toujours plus nombreux. L'écart continue à se resserrer (« *Avec l'impression qu'il y plus d'herbe disponible que de résine et peut être plus de culture à la maison* », GF Socio sanitaire).

Les observations du milieu festif urbain indiquent une parité de consommation des deux formes : « *Sur le milieu festif urbain²⁰, c'est très consommé et peut être même un peu plus que les autres années. Notamment parce qu'il y a de la répression sur l'alcool alors que paradoxalement c'est quelque chose de légal. Il y a de la chasse aux bouteilles en verre et du coup il y a des jeunes qui se rabattent sur le cannabis. C'est très consommé et c'est moitié-moitié, mi beuh mi résine. On a l'impression qu'il y a beaucoup plus de beuh qu'avant. Avant il y avait davantage de shit, et quand tu trouvais un plan de beuh c'était super, maintenant les plans beuh tu peux en avoir tout le temps* » (Quali festif).

Les teneurs en THC peuvent être variables aussi bien pour la résine que pour l'herbe, mais le sentiment de pouvoir trouver des produits plutôt de bonne qualité est partagé, notamment pour l'herbe dont les taux de THC semblent assez élevés : « *Plus fort. Résine ça ne change pas trop. Plus fort au niveau de la beuh. La beuh est plus forte, pas tout le temps, mais tu peux facilement trouver de la weed qui est vachement forte* » (Quali festif) ; « *Il y a des chances qu'il y ait un report vers l'herbe qui a l'air de bénéficier pour ceux qui consomment d'une appréciation très positive, surtout au niveau de la qualité. C'est un produit dont la qualité saute plus facilement aux yeux. Dès fois la résine c'est un peu n'importe quoi. Pour autant dans les résines que l'on peut trouver on a aussi parfois de la bonne qualité avec des taux de THC qui ne sont pas mauvais.* » (GF Application de la loi). Pour la forme herbe, la possibilité d'apporter des éléments, du type engrais ou autre, afin d'avoir un meilleur rendement et des teneurs en THC importantes existe : « *On dit que c'est de la qualité supérieure mais quand on voit ce qui est mis dans les plants, les plants sont vraiment vraiment boostés* » (GF Application de la loi).

La revente de cannabis sur les espaces festifs

La revente de cannabis sur les événements festifs est jugée comme étant toujours minoritaire comparativement à d'autres produits. Bien souvent les fumeurs apportent leur propre consommation et ne cherchent donc pas à s'approvisionner sur place (Note ethno festif) : « *Dès fois c'est comme ça il y a des pénuries tu ne comprends pas pourquoi (...) certains cherchent désespérément de la beuh, et ce n'est pas le truc qui se vend le plus dans une teuf. Des gens demandent à en trouver et ils n'y arrivent pas sur certains festivals. Il y a des teufs tu peux en chercher pendant super longtemps, tu galères* » (Quali festif). D'autre part, le risque important de dépistage par tests salivaires peut minorer l'usage de cannabis pour les amateurs de free party (Note ethno festif). Enfin, des ventes de bang peuvent occasionnellement avoir lieu lors de manifestations festives (Quali festif).

20 - Soirées informelles du centre-ville de Rennes.

L'importance des productions locales

L'auto culture suscite toujours un intérêt important, notamment en raison d'un engouement croissant pour l'herbe de cannabis. On peut également avoir le sentiment que les cultivateurs progressent énormément dans le savoir-faire. Les nombreux tutoriels sur internet ou les forums dédiés au sujet peuvent permettre d'affiner ses connaissances : « *On l'a vu cette année, ce sont de vrais professionnels de la culture, ils ont la main verte. En tout cas ça se vend bien* » (GF Application de la loi) ; « *Les plants sélectionnés qu'on peut se fournir ne demandent qu'à croître et c'est toute l'attention du jardinier à son petit jardin. Ils sont en permanence à surveiller les températures, l'apport d'eau. Ils choisissent des variétés, ils font des croisements. Ils connaissent bien la nature de leurs échecs. Si ça ne pousse pas assez vite, ils savent bien pourquoi* » (GF Socio sanitaire). La culture va permettre d'avoir une maîtrise du produit qui sera consommé, et pour certains le sentiment d'échapper à la chaîne du trafic de stupéfiants : « *Ils ont la considération de penser qu'ils n'emmerdent personne, ils font leur petite culture et voilà. A la limite ils disent même qu'ils ne participent pas au trafic* » (Groupe focal socio sanitaire).

Le développement de la culture n'est pas une nouveauté et le constat est le même au niveau national. Toutefois, l'impression générale qu'il y a de plus en plus de cultivateurs et des cultures qui deviennent importantes en nombre semble avoir une répercussion sur la circulation et sur le marché de l'herbe de cannabis : « *Pour ce qui concerne le cannabis, on note un changement dans l'origine des produits. On a plus de productions locales ou proches, ou régionales. Des gens qui ne vont plus forcément s'approvisionner en Hollande ou au Maroc, en Espagne* » (GF Application de la loi) ; « *C'est fait dans des conditions en intérieur qui permet d'avoir un bon rendement et une qualité au top. Il y a une partie de la beuh rennaise qui est de la production locale, de type semi industriel, petite manufacture* » (Quali festif). De ce fait, les services application de la loi ont réalisé un peu plus d'interpellations sur ce phénomène : « *Beaucoup plus d'affaires d'auto culture. Peut-être qu'ils [forces de l'ordre] les cherchent. Ça se développe très largement y compris en milieu urbain, pas simplement qu'à la campagne où on peut se planquer plus facilement et où ça sent moins* » (GF Socio sanitaire).

Un des intérêts certainement perçu par les cultivateurs est de pouvoir limiter les déplacements longue distance avec de la marchandise, et de garantir la fraîcheur du produit : « *Herbe cultivée plus localement, plus favorablement, qui a plus de fraîcheur, qui n'a pas voyagé très longtemps, qui n'est pas soumise à beaucoup de manipulations* » (GF Application de la loi).

En conséquence, les services application de la loi ont relevé une sensible baisse de la circulation de résine sur la route : « *Du coup, il y a moins de circulation sur la route. La marchandise reste dans des rayons plus courts et beaucoup plus urbains* » (GF Application de la loi).

De manière plus exceptionnelle, pour l'année 2014, plusieurs cas de production d'herbe du type petite manufacture dans des appartements sont à relever, des cultures de plusieurs centaines de pieds ²¹ : « *Ça arrive de plus en plus. Des cultures importantes en volume. On n'est plus sur de la consommation personnelle, on est plus proche du trafic, avec 100 plants ce n'est plus de la dépanne. ...) un appartement remplis de pieds. Appartement complet dédié à cette culture. Totalement vide de tout occupant et de tout locataire et dédié à la culture de cannabis* » (GF Application de la loi) ; « *On est souvent avisé par l'entourage, le voisinage à cause des odeurs, même s'ils mettent du matériel adéquat relativement cher, des tentes, des lampes, des ventilateurs, ça ne suffit pas. Au moment de la floraison, ça sent fortement (...) et ça rapporte pas mal au niveau financier. Le profil de ces gens-là, ce ne sont pas de gros trafiquants mais ils se font un bénéfice relativement sympathique tous les ans (...) et il faut investir dans le matériel, plusieurs milliers d'euros quand même, pour avoir une bonne culture* » (GF Application de la loi).

21 - <http://www.ouestfrance.fr/rennes-111-plants-de-cannabis-dans-un-appartement-villejean-3045200>

L'USAGE DE CHAMPIGNONS HALLUCINOÈNES

Données de cadrage

Trois types de champignons ont été rencontrés au cours de nos investigations ces dernières années : Les premiers sont les psilocybes, présents dans les champs au moment de l'automne. Étant relativement accessibles, ils sembleraient être davantage l'objet de dons ou de trocs que celui d'un trafic. Lorsque cela a été le cas, ils étaient vendus entre 1 et 3 € les dix champignons.

Ils peuvent être consommés frais ou séchés et sont généralement ingérés, intégrés ou non à une préparation culinaire. Étant majoritairement consommés en cadre festif, l'alcool, le tabac et le cannabis leur seraient fréquemment associés. Leur association avec de la MDMA ou du « speed » permettrait l'apport d'une touche psychédélique à l'effet stimulant.

Chez les usagers, les champignons possèdent l'image d'un produit naturel, aux effets hallucinogènes maîtrisables et euphorisants. Leur dangerosité serait considérée comme moindre, notamment par rapport aux produits de synthèse.

Les troubles digestifs seraient les principaux dommages sanitaires évoqués.

Les seconds champignons rencontrés sont les amanites tue-mouche, objets de consommations très anecdotiques. Les effets ressentis par les consommateurs se rapprocheraient très fortement du LSD. L'amanite serait consommée séchée, notamment afin de réduire les troubles digestifs que peut engendrer sa consommation.

Enfin, les champignons d'origine étrangère, tels que les champignons mexicains ou hawaïens ont été rencontrés en Bretagne. Internet serait le mode d'approvisionnement principal. Par son biais, il serait possible de commander des champignons mais aussi des kits afin de procéder à leur culture.

Ces champignons sont consommés de la même manière que les « psylos ». Les effets ressentis seraient, selon les usagers, plus agréables que ceux des champignons français. Ils seraient cependant, réputés plus forts.

Les faits marquants pour l'année 2014

Des consommations toujours relativement marginales

Très peu d'observation sur l'espace urbain sont relevées. Sur l'espace festif, des consommations sont repérées mais restent relativement marginales. Il ne s'agit pas du produit hallucinogène le plus disponible : « *Ce n'est pas ce qu'il y a de plus présent, il y en a eu un petit peu mais plus en teuf* » (Quali festif). Des reventes occasionnelles sur les espaces festifs alternatifs peuvent effectivement avoir lieu (2 grammes pour 10 euros (...)) et ça se vend bien (...) on a vendu 10 perches en une demi-heure. Sans chercher à vendre », Note ethno festif.

« *Peut-être un peu plus présent en festif* » (Quali festif). Pour certains cette présence bien que sporadique en festif aurait très sensiblement augmentée : « *C'est pas un gros boom, mais c'est en augmentation. Peut être doublé comparé à l'année dernière, mais ça reste minoritaire comparé à d'autres produits* » ; « *Il y a de bonnes périodes au moment des récoltes (...) il y a les récoltes et après c'est stockés dans un placard* » (Quali festif).

Les professionnels du champ socio sanitaire et de la réduction des risques n'ont relevé aucun problème sanitaire important : « *Les champignons, ça occasionne assez peu de bugs (...) ça conduit assez rarement aux urgences* » (GF Socio sanitaire). Seuls quelques troubles gastriques peuvent être repérés : « *Il peut y avoir des soucis gastriques pas agréables, tu passes ta soirée aux chiottes* » (Questionnaire bas seuil).

Les achats sur internet et l'auto culture poursuivent leur développement

Comme pour les années précédentes, les achats sur internet de certaines variétés ainsi que les achats de kits d'auto culture attirent de plus en plus d'usagers. Ainsi des variétés exotiques, des Hawaïens ou des Mexicains desséchées, peuvent être achetées sur internet afin de faire la culture chez soi. Ils sont le plus souvent considérés comme de meilleure qualité que les psylos cueillis localement dans les champs. « *Pas forcément des psylo, il y a une variété énorme de champis* » (Quali festif) ; « *Ça reste un peu pareil. C'est des achats sur internet, ou des achats de box pour faire pousser, et puis il y a les sites ad hoc qui explique bien, ça se développe* » (Questionnaire bas seuil).

La culture de champignons hallucinogènes suscite de plus en plus d'intérêt notamment auprès des amateurs de produits psychédéliques, parfois déçus du LSD de qualité moyenne et qui souhaitent financer leurs consommations à moindre frais et avec des risques modérés. C'est pourquoi ils se tournent vers cette pratique (Note ethno festif). Le prix de revient d'une box est d'environ 60 euros. « *Tu fais 600 grammes frais, donc 60 grammes secs, 30 bonnes perches. Si tu les revends tous, tu peux faire 300 balles* » (Note ethno festif).

L'USAGE DE PLANTES HALLUCINOGENES

Les faits marquants pour l'année 2014

De manière globale, les consommations de plantes hallucinogènes semblent être relativement marginales : « C'est rare » (Quali festif) ; « Plus du tout. il y a eu une mode et il n'y a plus » (Questionnaire bas seuil).

LSA

Aucune observation n'a été produite cette année sur l'usage détourné de ce produit.

L'usage de DMT

Les usages de diméthyltryptamine (DMT) restent marginaux : « La DMT, mais ça reste des épiphénomènes » (Questionnaire bas seuil). Les modes de préparation se font généralement à base d'écorce de mimosa. Cependant, grâce à internet, certains arrivent à se procurer des informations précises pour s'approvisionner et consommer. Ainsi de la DMT est disponible à la vente, par exemple sur *Silkroad*, prête à la consommation, entre 20 et 40 euros les 250 mg, considérant qu'une dose équivaut à 20 à 30 mg, ou encore à 100 euros le kilo d'écorce de mimosa. Les effets ressentis durent environ 15 mn, le plus souvent expérimentés en cercles privés. La DMT reste peu connue, hormis de nom, et intéresse peu en France (Note ethno festif).

Un témoignage sur le mode de consommation a pu être recueilli :

Le produit après extraction est fumé en douille ou avec le système de bouteille inversée déjà abordé approximativement précédemment : « *t'inverses la bouteille, t'as une grille, tu chauffes la grille, du coup... t'as le culot en bas, tu perces un petit trou avec une mèche à verre en haut (au niveau du culot). En bas, tu prends de la paille de fer que t'as brûlé, avant histoire d'enlever tout ce qui est dégueulasse dedans, t'as déjà fait chauffer toute la couche de protection, tu fais une boule bien tassée avec, tu places ta DMT dessus, tu l'enfonces dans le goulot, tu chauffes doucement de loin pour pas qu'il y ait un contact avec la flamme, que ça brûle pas le produit. Il va fondre dans la paille de fer, se coller dans la paille de fer, quitter la forme cristalline un peu, la paille de fer continue de chauffer, ça chauffe, ça chauffe, du coup ça remplit le culot de la bouteille, ça fait le même principe qu'une pipe à crack, sauf que tu peux tout aspirer d'un coup, ça permet d'avoir le flash de la DMT.* » L'inhalation se fait par le trou réalisé dans la bouteille (Note ethno festif).

Un autre témoignage relate une consommation de changa, une plante se présentant sous forme d'herbe contenant de la DMT. Cette consommation s'est faite à l'aide d'un kit base, en plaçant le produit sur la grille métallique. Les effets sont comparés à ceux de la mescaline naturelle (en opposition à la mescaline synthétique) : « *Visuellement c'est vraiment intense, toutes les couleurs ressortent, au niveau des perspectives, ça change beaucoup, une impression un peu vibratoire dans le corps, d'entrer en résonance avec tout ce qui est autour et ça dure 15-20 minutes. Par contre, une fois que c'est fini, une chose agréable, c'est qu'il n'y a pas de descente et tu as juste un sentiment de relaxation, même deux heures après* » (Note ethno festif).

L'usage de Salvia Divinorum

Aucune observation n'a été produite cette année sur l'usage détourné de cette plante

L'usage de Datura

Aucune observation n'a été produite cette année sur l'usage détourné de cette plante (« *Ils ont viré la datura de tous les jardins publics* », GF Socio sanitaire).

L'usage de Mescaline

Aucune observation n'a été produite cette année sur ce produit, mis à part des consommations sur sa forme synthétique (voir dans la rubrique Nouveaux Produits de Synthèse).

2. L'USAGE D'HALLUCINOGENES SYNTHETIQUES

L'USAGE DE LSD

Données de cadrage

Le LSD, appelé « *trip, buvard, petri* » sous sa forme de timbre, « goutte » sous sa forme liquide et « micropointe » sous forme de mine de crayon, est un produit hallucinogène dont la disponibilité et l'accessibilité serait fluctuante en Bretagne, selon les milieux fréquentés. Sans doute en raison de ses effets, il serait rare en milieu urbain et par contre relativement présent en milieu festif. Il est à noter l'apparition de LSD sous la forme de gélatine, en 2005 et en 2006 en Bretagne. S'agissant de la qualité du produit, elle aurait tendance à être aléatoire et les tromperies nombreuses.

Le mode d'administration le plus fréquent pour le LSD est l'ingestion. Quelques cas marginaux d'injection ont été évoqués.

L'alcool, le cannabis et le tabac seraient des produits fréquemment associés au LSD afin de réguler ou de potentialiser ses effets. La MDMA pourrait également lui être associée afin d'apporter une touche « love » (« d'extase »). Les opiacés seraient utilisés pour amortir la descente.

Les usagers de LSD apprécient les effets de distorsions visuelles ou auditives, de même que l'aspect convivial et la tendance à l'introspection qu'il favorise. Néanmoins, chez eux, comme chez les non usagers, la notion de « bad trip », souvent induite par ces mêmes effets, serait très présente.

Les dommages sanitaires liés à cet usage sont des troubles digestifs, des problèmes dentaires, des états dépressifs voire des troubles du comportement (lorsque le LSD révèle une pathologie mentale).

Les faits marquants pour l'année 2014

Le LSD toujours autant disponible sur l'espace festif

Le LSD apparaît cette année comme un produit toujours aussi disponible et accessible, principalement sur l'espace festif techno alternatif. Les buvards sont la forme la plus courante, suivis des gouttes. Aucune autre forme n'a été observée (Note ethno festif). De fait, concernant le mode de consommation du LSD, c'est exclusivement l'ingestion ou sinon la forme « goutte » pris à la pipette, déposée sur un sucre ou dans un verre. Même s'il peut y avoir des fluctuations dans la disponibilité, globalement celle-ci semble constante, avec même des moments où le LSD peut circuler de manière importante : « *En milieu festif, la disponibilité est impressionnante, notamment ces derniers mois [fin de l'année 2014], sur les petites teufs, moins de 500 personnes, il y en a de plus en plus. Tu en as tout le temps. Ce n'est pas cher, ça marche plutôt bien* » (Quali festif). Il ne ressort pas de profil type de consommateur, si ce n'est des usagers montrant une appétence certaine pour les produits psychédéliques : « *Consommateurs, un peu tout le monde* » ; « *C'est aussi une collection d'expérience qu'il faut avoir fait, "j'ai pris ça, j'ai pris ça"* » (Quali festif).

Sur le milieu festif urbain, le LSD est assez peu observé : « *Pas plus que cela* » ; « *Sur l'espace festif urbain, un tout petit peu de LSD et dans le discours des gens, ça n'avait pas l'air très fort* » (Quali festif).

Sur le milieu urbain, hors cadre festif, quelques consommations de LSD par des groupes de jeunes un peu à la marge sont repérées : « Ils en prennent en pleine journée, et en plus ils gèrent très mal leurs hallucinations, car on est en ville, tu as le bruit, c'est un univers stressant (...) il n'y a pas une vraie recherche, c'est pris pour imiter, pas pour se poser sur du son (...) certains en prennent sans vraiment savoir ce que c'est ni savoir les effets attendus, ils n'y a pas de recherche, ce n'est pas par conviction, mais du hasard, on leur propose, ils prennent » (Questionnaire bas seuil).

Des dosages toujours aléatoires

En 2013, certains éléments faisaient ressortir une baisse manifeste de la concentration des buvards de LSD. Pour 2014, le constat est le même. Le dosage des buvards est, en effet, souvent considéré comme aléatoire, dès fois entraînant de forts effets, y compris pour des consommateurs réguliers, d'autres fois moins. (Note ethno festif) : « Les dosages sont aléatoires. Et puis sur le buvard ça dépend de l'endroit où le LSD a été déposé, si c'est dans un coin par exemple. Et si c'est un endroit où ça a été plus imbibé, ils se prennent une bonne perche ou alors ils se prennent tout d'un coup, ils ont l'impression de ne pas avoir de montée, ils en reprennent et là ils se prennent les deux effets en synchro. Un peu de réassurance à faire avec des prises de LSD » (Quali festif). Comme pour beaucoup de produits, pour se procurer du LSD avec une qualité fiable, il faut passer par un réseau de connaissances. C'est dans ces cas-là que des dosages de LSD plus importants peuvent effectivement être disponibles : « Pour avoir des produits avec de vrais effets concrets, c'est en teuf ou dans des sphères privés » (Quali festif). C'est aussi ce type de produit qui peuvent occasionner chez des consommateurs peu prudents de mauvaises surprises, notamment des bad trip assez importants (Note ethno festif) ; « Beaucoup de pétages de plomb à la fin de l'été, notamment à cause des "home"²². Certains disaient que c'était des mélanges de LSD et PCP. Les "home" étaient très violents » (Quali festif).

Un autre élément peut expliquer le caractère aléatoire des dosages. Les produits vendus pourraient ne pas être du LSD, mais des NPS, ou d'autres produits : « Une bonne part de ce qui est vendu pour le LSD n'en est pas. Il y a beaucoup d'arnaques et beaucoup de légendes urbaines aussi, du LSD visu²³, du LSD moins visu. Beaucoup de nouveaux produits vendus pour du LSD (...) du N-Bome, des phénéthylamines genre les 2C et ceux qui se dosent faiblement les 2CP. C'est vendu en tant que LSD. » (Quali festif).

Certains usagers, habitués au LSD, estiment que la qualité est plutôt majoritairement moyenne par rapport à ce qui pouvait circuler il y a quelques années sur l'espace festif. Ces consommateurs déçus dans leur quête psychédélique se tournent alors par défaut vers d'autres produits psychédéliques tels que la mescaline synthétique ou les champignons pour obtenir des effets satisfaisants : « C'est compliqué d'avoir du bon LSD. On a des cartons où on est bien, c'est cool mais c'est pas aussi fort que ce qu'on a pu avoir » (Note ethno festif).

Enfin, un usage à risque a été observé : un mélange vodka-LSD a priori corsé (« 150 cartons dans une bouteille de vodka » (Note ethno festif).

L'USAGE DE KÉTAMINE

Données de cadrage

La kétamine est un anesthésiant utilisé en médecine humaine et vétérinaire. A forte dose, elle possède des propriétés anesthésiques et analgésiques, à dose plus faible elle génère des effets hallucinogènes. Ce produit, appelé « Ket, Ké, K, spécial K, Hobi One » peut se présenter sous forme liquide ou sous forme de poudre.

Consommée en milieu festif pendant une période sur la Bretagne, la kétamine s'était raréfiée jusqu'en 2008. Une augmentation de sa disponibilité a été observée depuis 2009, avec un prix allant de 30 à 50 €, et un prix moyen de 40 €.

22 - Appellation de LSD.

23 - Visuel.

La kétamine est principalement sniffée, parfois elle est fumée et de rares injections en intraveineuse ou intramusculaire ont pu être observées. Parmi les produits qui ont pu lui être associés, la cocaïne a été citée pour ses effets stimulants ainsi que le cannabis, les opiacés ou les benzodiazépines pour leurs effets apaisants au moment de la descente.

Parmi les consommateurs, on peut distinguer les usagers adeptes de produits psycho actifs puissants, appréciant par exemple le ressenti de « décorporation » ou le sentiment d'euphorie, et les expérimentateurs. Lorsque l'épisode s'est avéré traumatisant, leur perception de ce produit rejoint celle des non usagers, c'est à dire l'image d'un produit dangereux, la connotation d'anesthésiant pouvant renforcer cette vision.

Vis-à-vis des dommages sanitaires liés à cet usage, les professionnels ont pu évoquer des mises en danger physiques au moment de la consommation, des troubles psychiatriques ou des épisodes de décompensation.

Les faits marquants pour l'année 2014

Une disponibilité toujours aléatoire sur l'espace festif

La kétamine demeure un produit propre aux milieux alternatifs et toujours quasiment inexistant dans les autres milieux festifs (« *Plus en teuf, mais dans un milieu bien informé, ça plaît mais ce n'est pas toujours disponible* » (Questionnaire bas seuil). Concernant sa disponibilité, elle peut être qualifiée d'aléatoire, notamment pour la raison que les revendeurs sont en nombre restreint : « *C'est quand même aléatoire, ce n'est pas tout le temps. Il y a des périodes. Quand il y a arrivage, c'est souvent de la provenance étrangère. Ce n'est pas des trucs qui sortent de pharmacie ou de vétérinaires. Comme c'est de la provenance étrangère, le flux est assez aléatoire. En général il y plus de demandes que de disponibilité ou d'accessibilité* » (Quali festif).

La kétamine n'est pas un produit mis en avant par les revendeurs : « *Autant il y a de la vente de speed, de cocaïne, de MDMA, il y a aussi de la vente de kéta mais elle est plus cachée. C'est moins affiché comme vente de produit* » (Quali festif). Des ventes fractionnées de kétamine sont observées : 20 euros le demi-gramme : « *Pareil pour la kétamine, il faisait pas mal des 20 euros, des trucs comme ça. 20 euros de ké, ça peut être valable parce qu'il va mettre la quantité par rapport au prix de base qui est 50 euros. 20 euros, tu mets un peu moins de la moitié* » (Note ethno festif). Autre élément pouvant expliquer le caractère aléatoire de sa disponibilité est que sur certains événements alternatifs, les organisateurs peuvent faire la « chasse » à ce produit, jugé par eux comme négatif : « *Sur une teuf, il y avait un vendeur et les organisateurs sont venus lui dire 'tu arrêtes de vendre cela !' et le mec a arrêté de revendre. L'image est assez mauvaise* » (Quali festif).

Sur l'espace urbain, la kétamine est beaucoup moins présente (Note ethno urbain) : « *Ce n'est pas un produit adapté à l'espace urbain* » (Questionnaire bas seuil).

La qualité est considérée par les usagers comme plutôt constante et bonne (Note ethno festif). Le mode de consommation largement majoritaire est toujours le sniff, parfois l'injection mais assez rarement (« *L'injection quand ils veulent prendre la grosse balle et la bonne perche qui va avec* », Questionnaire bas seuil). Aucune observation sur le fait de fumer de la kétamine n'a été rapportée. Les effets hallucinatoires et de dissociation sont recherchés par les usagers. Il y a très souvent une perte de l'équilibre qui peut engendrer des chutes : « *L'effet escompté c'est vraiment cette sensation de quitter son corps, de ne plus être là vraiment, de planer, complètement absent. Une décorporation complète* » (Questionnaire bas seuil) ; « *Au niveau symptomatologie ça se voit. Les kétaminés tu les vois, ils ne tiennent pas debout* » (Quali festif). Outre la recherche d'effets dissociatifs, l'effet anesthésiant de la kétamine peut être utilisé pour la gestion de descente de stimulants (Note ethno festif).

Les produits pris en association avec la kétamine

Mis à part, les cas de chutes entraînant des blessures, il n'y a pas problème sanitaire relevé en 2014

(Note ethno festif) : « Les décès avec la kétamine sont rarissimes. C'est normal, ça ne déprime pas la respiration. Jusqu'à une certaine dose ce n'est pas dépresseur respiratoire, ni cardiaque, c'est pourquoi on l'utilise en anesthésie. Suivant le type de dose, on a une analgésie et une perturbation de conscience, mais pas de détresse respiratoire » (GF Socio sanitaire).

C'est davantage le mélange avec d'autres produits qui peut entraîner des perturbations : « Les pétages de plomb c'est surtout avec les trips ou alors le mélange de truc. Avec la ké au bout d'un moment tu dors ou tu peux être paralysé. Il n'y a pas grand risque d'énerverment avec la kéta. L'énerverment avec la kéta c'est très minoritaire (...) tu as quelqu'un qui est endormi avec de la kéta tu es un peu rassuré. Mieux vaut que ce soit de la kéta plutôt que de l'héro » (Quali festif). Les associations les plus courantes concernent l'alcool, la MDMA, le speed et le LSD. Concernant ce dernier, il est considéré comme particulièrement risqué pour les amateurs de voyages psychédéliques extrêmes (Note ethno festif) : « Il y a toujours ce problème du mélange avec le LSD qui peut faire de sacré ravage. Il y a eu des cas assez violents. Ça se pratique un peu mais pas beaucoup parce qu'il n'y a pas non plus beaucoup de ké. Ceux qui font, prennent de la ké dans la descente du trip. Ké et speed aussi » (Quali festif).

Les experts et les novices

La distinction entre consommateur expert et novice peut être faite : « C'est vraiment deux types de consommateurs, ceux qui s'initient et qui gèrent pas du tout, et des plus âgés qui gèrent leur consommation sans que ce soit trop problématique » (Quali festif). Certains consommateurs réguliers rapportent trouver la qualité moyenne, en raison notamment d'effet de tolérance au produit. De plus, leur connaissance du produit les amène à bien gérer les effets de la kétamine : « On a l'impression que les consommateurs de kéta c'est des habitués, plus tu en consommes moins tu as de risque de k-hole » (Quali festif). Les primo consommateurs ou consommateurs occasionnels ressentent de leur côté des effets considérés comme forts (Note ethno festif) ; « Certains expérimentent pour la première fois et ça fout vraiment une grosse claque » (Quali festif).

Des kétamines d'origine géographique différente

Les distinctions d'origine persistent sur la kétamine, qu'elle provienne d'Inde ou qu'elle soit d'origine médicale ou vétérinaire : « Il y avait de la grosse ké indienne, et il y en a qui se sont pris des volées dans la tronche. A priori t'as un trip plus fort avec l'indienne qu'avec la médicale (...) la kétamine indienne, ce n'est pas de la kétamine médicale qui casse la tête, qui est très dissociative, pas très psychédélique mais vraiment qui étouffe, qui engourdit, qui fait un peu se replier sur soi » (Note ethno festif). Cette différence d'effet entre la kétamine indienne et la kétamine médicale s'explique par la composition chimique qui n'est pas la même : « Il y a une différence entre la ké française et la ké indienne. La kétamine c'est deux énantiomères et en France le mélange c'est 50/50, et apparemment il y aurait un des énantiomères qui aurait plus d'effet sédatif et l'autre plus l'effet hallucinogène, et en Inde il y a une part plus hallucinogène. C'est ce qui explique pourquoi la ké indienne marche bien et pourquoi c'est un argument de vente, même s'il n'y en a pas toujours » (Quali festif).

3. L'USAGE D'AUTRES HALLUCINOGENES SYNTHETIQUES

L'USAGE DE GHB/GBL

Aucune observation n'a été produite cette année sur cette molécule.

L'USAGE DE MÉDICAMENTS PSYCHOTROPES NON OPIACÉS DÉTOURNÉS DE LEUR USAGE

1. L'USAGE DE BENZODIAZÉPINES

L'USAGE DE DIAZÉPAM (VALIUM® ROCHE)

Données de cadrage

Cette benzodiazépine se présente sous différentes formes : comprimés sécables, gouttes buvables et ampoules injectables. Cette dernière forme a été la plus répandue jusqu'en 2006 au sein de la population des injecteurs, dans le milieu urbain rennais. Le Valium® serait facilement accessible en dehors d'une légère baisse de disponibilité en 2004 et 2006, mais à condition de connaître les médecins prescripteurs. Concernant le marché de rue, des prix compris entre 10 et 20 € la plaquette de six ampoules, furent communiqués en 2003.

Le Valium® (« Val », « vava », « la valérie ») est utilisé pour ses effets sédatifs et hypnotiques, afin de compléter les effets d'un traitement de substitution ou de pallier le manque. Le Skénan LP®, le Subutex® et la Méthadone® lui seraient associés, même si ces associations tendent à diminuer. Cette « benzo » serait également utilisée pour potentialiser les effets de l'héroïne. La consommation d'alcool en association avec ce produit serait courante.

Injecté principalement en intraveineuse et parfois en intramusculaire, le Valium® permettrait à certains d'assouvir leur piquomanie²⁴. D'autres usagers préfèrent l'ingérer, estimant que les effets sont similaires à l'injection de Valium® et que l'injection de produit est douloureuse. Apprécié pour ses effets sédatifs apaisants, le Valium® serait néanmoins, critiqué pour ses effets proches de l'apathie ainsi que pour son administration douloureuse. La sédation qu'il provoque aurait en outre, pour conséquence de diminuer la sensation de bien-être liée au Skénan LP® et donc d'inciter les usagers à augmenter les dosages et les prises.

Les dommages sanitaires liés à cet usage et constatés ont été de nombreuses détériorations du système veineux (brûlures, infections, scléroses veineuses...) et des surdosages liés à des associations avec des opiacés.

Les faits marquants pour l'année 2014

Le Valium® est estimé comme étant plutôt disponible et accessible (« Le valium est très en vogue », GF Socio sanitaire), tout comme l'ensemble des benzodiazépinés en général. Les usagers se procurent le Valium® essentiellement par le biais de prescriptions. Éventuellement certains n'hésitent pas à mettre la pression sur le médecin afin de s'assurer la délivrance de Valium® : « Des usagers parviennent à obtenir des prescriptions importantes de valium injectable en mettant la pression sur le médecin (...) dès fois de très grosses prescriptions, 20 boîtes, on appelle le médecin pour savoir pourquoi, il nous dit qu'il a peur » (GF Socio sanitaire). Les usagers ayant des prescriptions importantes peuvent éventuellement en revendre une partie ou bien dépanner des connaissances.

Concernant la galénique du Valium®, la forme comprimé et la forme injectable sont présentes (« C'est présent plus en comprimé, mais aussi en ampoule », Questionnaire bas seuil). Les comprimés semblent être plus présents dans la mesure où les prescriptions sont aussi plus aisées à obtenir. Pour la forme

²⁴ - Qualifié de « vice à la pompe » ou piquomanie en langage médical, Rapport TREND site de Rennes, année 2004. Ces deux termes sont employés pour désigner le comportement compulsif autour du rituel de l'injection.

injectable, les médecins peuvent se montrer plus réticents, et la CPAM a fait en sorte de limiter les prescriptions. Les adeptes de la forme injectable peuvent toutefois refuser une prescription de comprimés et obtenir ainsi des ampoules.

Le Valium® est utilisé pour se poser ou pour dormir chez certains, ou pour la gestion du manque d'autres substances chez d'autres. D'autre part, certains vont l'associer à d'autres choses dans un but de « défonce ». Le Valium® est, en effet, rarement pris seul. Il est très fréquemment associé à l'alcool, avec pour objectif de potentialiser les effets (« *C'est la défonce assurée et pas cher. Du valium avec de l'alcool et t'es complètement défoncé. Les gens qui font ça c'est ça qu'ils recherchent. Ils veulent tout oublier* », usager de l'espace urbain, ou encore à d'autres benzodiazépines (« *Pas valium seul, séresta, atarax, xanax...* », Questionnaire bas seuil).

Plusieurs profils se dégagent : des individus psychologiquement perturbés (« *Profils psy, grands précaires, bien désocialisés. Ou incapacité de communiquer avec les autres* », Questionnaire bas seuil), des individus en situation de précarité, des usagers polyconsommateurs (« *Sur des profils poly tox, gestion du manque* » (Questionnaire bas seuil), et également un profil féminin (« *Plus chez des filles. c'est vraiment un produit de fille* », Questionnaire bas seuil).

L'USAGE DE FLUNITRAZÉPAM (ROHYPNOL®)

Aucune observation n'a été produite cette année sur l'usage détourné de cette benzodiazépine (Rohypnol ? Maintenant c'est supprimé, avant on en voyait beaucoup », GF Socio sanitaire).

L'USAGE DE CLONAZÉPAM (RIVOTRIL®)

Données de cadrage

Le Rivotril®, médicament présenté sous la forme d'un comprimé quadri sécable, est utilisé dans le traitement des épilepsies. Mais il a été popularisé par sa prescription dans le sevrage des benzodiazépines.

Il serait cependant rare et peu accessible en Bretagne, même si son mésusage a augmenté en 2006 avant de chuter à nouveau en 2008. Deux hypothèses pourraient expliquer sa présence, l'une par le biais de prescriptions faites à des personnes séjournant en service psychiatrique, qui les proposeraient ensuite en troc ou en dépannage, l'autre par des prescriptions réalisées par des médecins refusant de fournir à cette population des sulfates de morphine et proposant ainsi une autre réponse.

Le Rivotril® serait plutôt ingéré qu'injecté. Ses quelques consommateurs appartiendraient au public de rue, rencontré en milieu urbain.

Quelques dommages sanitaires ont été constatés en 2007 suite à des consommations de Rivotril® : problèmes neurologiques, malaises, comas, crises d'épilepsie...

Les faits marquants pour l'année 2014

Très peu d'éléments sur le Rivotril® ressortent des observations menées : « *Disponible mais recherché par peu de personnes* » (Usagers de l'espace urbain). De plus, le Rivotril® semble difficile d'acquisition et disponible uniquement sur prescription, ce qui va limiter le mésusage : « *C'est plus compliqué et réservé aux spécialistes. On voit moins maintenant par rapport à une époque, mais c'est parce que c'est plus difficile de s'en procurer* » ; « *C'est des personnes qui sont diagnostiquées schizophrènes, c'est des vrais prescriptions mais il y a aussi du mésusage, c'est pas pris sur la régularité mais c'est pris pour gérer des angoisses à hautes doses, dans une recherche d'apaisement* » (Questionnaire bas seuil).

L'USAGE DE ZOLPIDEM (STILNOX®), D'OXAZÉPAM (SÉRESTA®), D'ALPRAZOLAM (XANAX®)

Les faits marquants pour l'année 2014

Les benzodiazépines sont consommées par de nombreux usagers de l'espace urbain « ça fait partie de la panoplie ». L'usage détourné de médicaments ne semble représenter un usage significatif en milieu festif (Note ethno festif). Les prescriptions semblent assez facile à obtenir. Ils sont souvent associés à l'alcool dans un but afficher « défonce », « d'être complètement ailleurs » : « Surtout des benzodiazépines, Seresta, Stilnox ou Xanax », (Usagers de l'espace urbain) ; « Le seresta toujours bonne presse aussi, très associé à l'alcool » (GF Socio sanitaire). En termes de profil, les usagers réguliers de benzodiazépines seraient un peu plus âgés : « Pas chez les jeunes, c'est les plus vieux beaucoup de benzo (...) les plus jeunes ne touchent pas trop les médicaments. ils préfèrent aller vers le produit en lui même. On le voit dans les études chez les jeunes à 17 ans²⁵, mais on ne le recoupe pas dans la réalité. Sur ceux qui consomment plein de benzo, on est sur un profil poly toxicomane » (Questionnaire bas seuil).

2. L'USAGE D'AUTRES MÉDICAMENTS

L'USAGE DE TRIHEXYPHENIDE (ARTANE®)

Données de cadrage

L'Artane®, présenté sous la forme de comprimés blancs non sécables, a été prescrit durant une période comme correcteur des effets secondaires de certains neuroleptiques, mais il serait surtout utilisé dans le traitement de la maladie de Parkinson. Il peut être détourné de son usage par certains usagers, surnommés parfois les « Artaniens », pour obtenir des effets hallucinatoires puissants. Disponible par le biais de prescriptions, l'Artane® serait généralement troqué ou offert. En 2006, l'usage de Trihexyphenidyle s'est davantage rencontré comparativement aux années précédentes. Sa consommation concernerait des poly consommateurs, désocialisés.

Il est ingéré dans la plupart des cas, et injecté par quelques « irréductibles ». Certains produits comme les opiacés ont pu lui être associés au cours de la descente pour retrouver une certaine forme d'apaisement. Ses consommateurs réguliers l'apprécieraient pour ses effets provoquant une perte de contrôle et une modification totale de leur état de conscience. Mais beaucoup de ses expérimentateurs semblent ne pas vouloir réitérer l'expérience. Ce médicament posséderait la réputation d'un produit générant des comportements violents et des pertes de conscience.

Les derniers éléments d'observation sur le site de Rennes font état d'une présence d'Artane® uniquement anecdotique.

Les faits marquants pour l'année 2014

De la même manière que les années précédentes, très peu d'observations sont relevées concernant le Trihexyphenide (Artane®). L'Artane® n'est pas un produit activement recherché par les usagers de l'espace urbain : « Plus trop. ailleurs, dans les DOM TOM » (Questionnaire bas seuil). Quelques usagers ont effectivement des prescriptions médicales, mais il n'y a apparemment pas de mésusage (« Les personnes l'obtiennent par prescription » ; « Très peu de consommateurs. Plutôt un profil psychotique », usagers de l'espace urbain). Les effets de l'Artane® perçus comme pouvant être intenses sont certainement dissuasifs : « Il n'y a plus d'adepte. C'est un antiparkinsonien, pris à haute dose, tu fais un total black out, au niveau de la mémoire tu ne rappelles plus pendant plusieurs jours ce que tu as pu faire » (Questionnaire bas seuil).

25 - Le propos se réfère aux prévalences de consommations de psychotropes dans l'enquête ESCAPAD.

L'USAGE DE DEXTROMÉTHORPHANE (DMX)

Aucune observation n'a été produite cette année sur l'usage détourné de ce médicament.

L'USAGE DE FENTANYL (DUROGESIC®)

Les faits marquants pour l'année 2014

Quelques usages de Fentanyl sont toujours repérés, mais ils restent toujours relatifs à la population des migrants des pays de l'Est : « *Sinon Fentanyl chez les pays de l'Est, les géorgiens, tchéchènes, le problème chez eux c'est que le traitement de substitution c'est le Fentanyl, il n'y a pas la méthadone ou de buprè. Pour eux c'est presque culturel, ça a plein d'avantages d'utilisation, ça ne se voit pas, c'est du médicament (...) la consommation peut être multiforme, vous pouvez vous le placer, le mâcher, le fumer avec de l'aluminium* » (GF Socio sanitaire). Les consommations de Durogésic® pour d'autres populations est extrêmement rare : « *Il n'y en a plus beaucoup, c'est des vieux de la vieille qui ont gardé ce type de pratique. C'est vraiment très épisodique. En plus c'est des prescriptions très particulières puisqu'on est sur du stupéfiant* » (Questionnaires bas seuil).

L'USAGE MÉTHYLPHÉNIDATE (RITALINE®)

Les faits marquants pour l'année 2014

Confirmation d'un élément observé en 2013, des cas de mésusage de Ritaline®. Même s'il s'agit encore d'un frémissement, la Ritaline® semble venir compléter la palette des produits disponibles : « *C'était déjà le cas en 2013, mais en 2014, on rencontre plus d'usagers sous ritaline* » (Questionnaire bas seuil). Les usagers détournant la Ritaline® ont fait la découverte du produit non pas à Rennes mais dans le sud de la France : « *En médoc, on a eu la ritaline. Attention, la prescription n'est pas partie d'ici mais du sud là où il y en a énormément. En essayant ici mais c'est galère à obtenir des prescriptions* » (Questionnaire bas seuil). Si les prescriptions semblent plus difficiles à obtenir localement, elles ne sont pas impossibles (« *C'est de plus en plus prescrit. Ça se fait bien, il faut connaître le bon toubib* », GF Socio sanitaire).

Ce constat est également fait sur un département voisin : « *Par contre la ritaline, ça a explosé depuis l'été dernier. C'est très largement consommé dans le sud et en fait on a des usagers qui sont descendus à Montpellier et qui ont ramené cela de là-bas (...) il y a un fort détournement de la ritaline en amphétamine, en stimulant. C'est un produit sur lequel il faut se pencher car il y a des conséquences. Les gens nous disent que c'est bon, mais là ils en reviennent car ça fait complètement péter les plombs et puis les conséquences sanitaires au niveau des abcès car c'est principalement injecté. Là on commence à avoir un peu de recul sur ces consommations-là, et on voit que c'est très néfaste comme produit* » (Acteur RDR urbain). Là également, les prescriptions ont été effectuées dans le sud de la France.

Le profil des usagers de ritaline® est décrit comme étant celui d'expérimentateur sans limite avec un historique de consommations déjà important : « *C'est des mecs qui sont passés par pas mal de choses et qui essayent en se disant peut être que ce produit ça va marcher, et qui au vue de leur profil ont besoin de produit, profil plutôt injecteur et un parcours dans l'addiction plutôt conséquent* » ; « *Profil psy. Ils veulent aller au bout du bout des choses. Pour certains c'est par expérimentation de ce qu'ils ont trouvé dans la rue. Ceux là, ils ne recommencent pas. Ils testent* » (Questionnaire bas seuil).

L'USAGE DE LAMALINE®

Les faits marquants pour l'année 2014

Aucune observation n'a été produite cette année sur l'usage détourné de ce médicament.

L'USAGE DE POPPERS, COLLE ET AUTRES SOLVANTS

Données de cadrage

Les poppers sont des nitrites dits d'alkyle aliphatiques ou cycliques (nitrites d'amyle, de butyle, de propyle, de pentyle). Très volatiles, ils provoquent dans les 30 secondes après inhalation une euphorie, une dilatation intense des vaisseaux et une accélération du rythme cardiaque. Ils peuvent être utilisés pour améliorer les performances sexuelles masculines, en différant l'éjaculation et en augmentant la durée de l'orgasme. Leurs effets ne durent pas plus de deux minutes. Les poppers se présentent le plus souvent dans des fioles de 10 à 15 ml. Les poppers sont généralement classés dans la famille des solvants, mais ils peuvent aussi relever de la catégorie des hallucinogènes du fait des effets hallucinatoires qu'engendre leur consommation ». En 2011, un arrêté a entraîné l'interdiction de vente de poppers, en raison de leur toxicité. En juin 2013, le Conseil d'Etat a annulé cet arrêté, les poppers sont de nouveau autorisés à la vente.

Le terme de solvant désigne une gamme de produits de synthèse variés : colles, solvants, détachants, vernis, dérivés du pétrole, etc... Inhalés, ces produits provoquent des distorsions auditives et visuelles. Les principes actifs les plus connus sont l'éther, le trichloréthylène et l'acétone. Fortement neurotoxiques, les solvants sont utilisés de manière détournée, par les adolescents le plus souvent, car ils sont d'accès facile et de prix très bas.

Le protoxyde d'azote, présenté sous forme gazeuse à l'intérieur d'un ballon, est utilisé en thérapeutique pour ses propriétés anesthésiques et analgésiques. Ce gaz a, par ailleurs, des effets excitants et euphorisants.

Les faits marquants pour l'année 2014

L'USAGE DE POPPERS

Assez peu d'éléments sur les consommations de poppers. Comme habituellement, les usages sont plus relevés auprès d'un public assez jeune ou public étudiant : « Il y a du poppers, ça tourne. Sur l'urbain festif, surtout depuis cette rentrée scolaire. Il y a eu un vrai regain pour le poppers. Des jeunes, des étudiants (...) des jeunes étudiants, ça a été repéré au printemps avant d'entrée sur un festival comme si c'était le petit truc avant. Entre 5 et 20 euros, ça dépend du modèle, si tu en veux un euphorisant » (Quali festif).

L'USAGE DE SOLVANT

Aucune observation n'a été produite cette année sur l'usage détourné de ce produit.

L'USAGE DE PROTOXYDE D'AZOTE ET D'AUTRES PRODUITS INHALÉS

Quelques éléments sur le protoxyde d'azote ont été observés, ils se cantonnent uniquement à l'espace festif : « Ce qu'on a pu voir à [événement] c'était quand même des pros avec des bonbonnes de 50 litres, attachées sur un chariot. Même pas besoin de chercher des clients » (Quali festif). Les ballons étaient vendus au prix de 2 euros. La disponibilité semble assez réduite : « De temps en temps sur les teufs, il y a des siphons ou des ballons. Deux ou trois fois dans l'année. Peut-être un peu plus présent quand même » (Quali festif).

L'USAGE DE NOUVEAUX PRODUITS DE SYNTHÈSE (NPS)

Données de cadrage

Apparues aux alentours de 2008, les appellations « nouveaux produits de synthèse » (NPS) ou « nouvelles substances psychoactives » désignent un éventail hétérogène de substances qui imitent les effets de différents produits illicites (ecstasy, amphétamines, cocaïne, cannabis...). Des termes génériques anglo-saxons tels que « *designer drugs* », « *research chemicals* » (RC) « *party pills* » et « *legal highs* », qui font respectivement allusion au caractère d'imitation des produits, à leur nature synthétique ou à leur statut légal, sont également utilisés.

Dans tous les cas, les structures moléculaires de ces nouveaux produits de synthèse se rapprochent de celles des substances qu'ils « copient » sans être tout à fait identiques. Cette spécificité leur permet (au moins à court terme) de contourner la législation sur les stupéfiants, ces produits n'étant, en effet, pas classés en tant que tels lorsqu'ils apparaissent.

Trois grandes familles de NPS se dégagent : les stimulants, les cannabinoïdes synthétiques et les hallucinogènes.

Les faits marquants pour l'année 2014

Des usages encore confidentiels

Les consommations des nouveaux produits de synthèse ne semblent pour le moment pas trop s'élargir : « *Ça se fait par petits groupes qui se connaissent qui se côtoient et qui achètent cela par internet. Ça reste quand même encore confidentiel* » (Questionnaire bas seuil). Le profil des vrais amateurs peut être qualifié de « chimiste » : « *Et puis les mecs ils s'y connaissent, c'est des vrais petits chimistes, ils connaissent les interactions avec la dopamine, la sérotonine. Ils maîtrisent bien les produits qu'ils utilisent. C'est dans un milieu très fermé (...) avec une réelle envie de l'être et l'envie de démontrer son niveau de connaissance. Une connaissance sur les dosages, les balances de précisions, les dissolutions* » (Questionnaire bas seuil). Toujours en termes de profil des amateurs, on serait plus sur une tranche d'âge plutôt jeune : « *Profil jeune moins de 25 ans et avec des connaissances peut être un peu partagée* » (GF Socio sanitaire).

Sur l'espace festif, les NPS semblent circuler mais également de manière assez confidentielle : « *C'est présent dans le milieu festif, mais c'est assez caché (...) on entend rarement des consommations de NPS assumées* » (Quali festif).

Les NPS ne sont pas repérés par les services application de la loi comme donnant à du trafic d'importance : « *Pas eu ce produit, ceux qui le font, ils ne trafiquent pas. C'est juste pour leur consommation personnelle* » ; « *Pas vu localement. Ni saisie postale. par voie postale, on ne voit pas grand-chose* » (GF Application de la loi). (GF Application de la loi).

Les NPS semblent donc très peu diffusés, limités à des réseaux restreints. Toutefois, dans ces réseaux spécifiques, ils sont très présents et très variés (Note ethno festif). L'apparition des NPS dans le paysage des drogues a pu paradoxalement apporter une modification de la représentation que certains se font des drogues. La méfiance encore bien présente pour les NPS confère un aspect plus naturel et moins dangereux des drogues qui ne sont pas des produits de synthèse : « *En général quand un nouveau produit est proposé, quand un RC est proposé les gens sont vachement méfiants. Ils vont dire que c'est de la synthèse, par exemple de la MD de synthèse. Alors qu'il n'y a pas de MDMA naturelle, ça donne du coup un côté naturel aux drogues classiques. Quel que soit le produit, la présence de dérivés, les gens ont l'impression que les dérivés sont synthétiques et seraient moins bons au niveau des effets, plus dangereux alors que ce n'est pas forcément le cas. En plus, les gens ne savent pas comment les doser* » (Quali festif).

Le public de l'espace urbain : très peu de consommateurs de NPS

Les usagers fréquentant les structures bas seuil, ne consomment apparemment pas de NPS. Le fait de commander une drogue par internet pour se la faire livrer à domicile peut les rendre méfiants : « *Sinon l'absence de NPS, c'est surprenant mais il y en a très peu, soit il n'y a pas d'intérêt, soit il n'y a pas de connaissance. Soit il y a aussi la démarche de ne pas avoir de numéro, d'adresse, pour être localisé. De la méfiance. Et puis de la précarité. Le profil est différent* » (Questionnaire bas seuil). Les usagers réguliers de drogue semblent plus enclins à fonctionner de manière traditionnelle, à faire confiance à leur revendeurs : « *Pour l'instant c'est encore un peu l'aventure et tout le monde n'a pas encore envie de ce type d'aventure. On préfère les valeurs sûres. Les usagers préfèrent retrouver les effets qu'ils connaissent. Ils veulent des bons effets, mais connus et maîtrisés. Et, a priori, ce n'est pas encore tout à fait ça avec les NPS. Ils ne vont pas être trop nombreux à s'y aventurer* » (Questionnaire bas seuil).

Les professionnels du champ socio sanitaire n'ont pour le moment pas identifié de demandes de prise en charge de la part de consommateurs de NPS. Les seuls cas de figure concernent des personnes avec une orientation justice : « *Sinon, ce n'est pas des gens qu'on a encore à prendre en charge avec les nouvelles drogues de synthèse* » (Questionnaire bas seuil).

Des ventes de NPS annoncées comme étant autre chose

Un élément mais qui n'est pas une réelle nouveauté est la vente, principalement sur l'espace festif, de NPS mais vendus comme des produits « traditionnels ». La vente de méthoxétamine proposée comme étant de la kétamine en est l'exemple le plus représentatif : « *C'est ça qui est inquiétant les NPS qui sont vendus pour autre chose* » (Quali festif) ; « *On en voit un peu plus sur les teufs avec un deal de ces produits là vendus comme étant d'autres produits avec toutes les conséquences que ça peut engendrer vu que les dosages ne sont pas les mêmes. Avant, visuellement on ne le voyait pas, maintenant on voit bien que ce n'est pas de la coke, de la ké* » (Questionnaire bas seuil). Ceci a un impact sur la visibilité que peuvent avoir les individus sur les NPS : « *Je pense qu'il y en a, mais je ne suis pas persuadé que les gens sachent que c'en est. Ils en consomment pensant que c'est de la cocaïne ou autre et au final, ça n'en est pas. Les personnes n'ont pas conscience de ce qu'ils prennent. Il y en a eu à circuler* » (Quali festif).

Si revendre des RC pour autre chose semble être la tendance qui prime, l'inverse est également possible même si cela reste minoritaire. Une autre tendance, plus émergente, a été repérée par certains observateurs concernant les produits achetés sur internet, revendus sous leur nom moléculaire : « *Par contre ce que j'ai vu c'est des gens qui vendent des RC ou des nouvelles molécules, sans le cacher* (Note ethno).

Les produits rencontrés cette année

• Les hallucinogènes de synthèse

La présence d'hallucinogènes psychédéliques a régulièrement été rapportée : des N-Bome, et les produits de la famille des 2C, souvent vendus en tant que LSD : « *En général, pour les psychédéliques, c'est vendu à la dose, plutôt entre 5 et 10 euros. Même si c'est des bons trips. Tu peux pour 10 euros avoir accès au produit, tu prends un trip et s'il est bon tu peux retourner voir le vendeur et il t'en refile un autre, deux ou trois fois. C'est un droit d'entrée au shop* » (Quali festif).

25-I-N-BOME

Le 25-I-N-BOME a été sur certains événements festif vendu pour du LSD : « *Beaucoup de gens qui vendent des produits comme ça, des gens qui disent qu'ils vendent du LSD et en fait c'est du 25-I-N-BOME, ça, j'en ai vu assez souvent, vendu comme du LSD* » (Note ethno festif). Les usagers amateurs avertis de produits psychédéliques parviennent à faire la distinction entre ce type de produit et le LSD : « *Du 25-I-N-BOME, je sais que j'en ai déjà eu. On m'en a vendu, je l'ai reconnu. Soit c'est une poudre, soit c'est liquide, du coup des fois c'est vendu sur des pages de buvards ou comme une fiole. Le risque, c'est au niveau du dosage parce que c'est assez difficile à doser* (Note ethno festif).

2CB et 2CD

Des ventes de 2CB ont été relevés, la gélule de 0,3g était vendue 10 euros lors de free party, ou bien 5 euros, ou 15 euros les trois : « Une fois en para et l'autre fois en gélule. Le produit n'avait pas la même gueule les deux fois. Une fois, c'était des petits cristaux, une autre fois, de la poudre » (Quali festif).

Méthoxétamine (MXE)

La méthoxétamine a été un peu moins présente en 2014 comparativement à 2013. Les ventes ont apparemment été plus épisodiques : « C'est un peu passé. A un moment tout le monde en parlait, comme de la super ké, plus puissante. Ceux qui avaient envie d'essayer ont essayé. Ils ont pris leur claque et sont passés à autre chose » (Quali festif).

La MXE est généralement vendue ou achetée sur internet à 20 ou 30 euros le gramme. C'est un produit moins cher que la kétamine. Des ventes de ce produit ont pu avoir lieu sur en tant que MXE : « Il y en a eu et vendu comme de la MXE sous cette appellation. Mais ça ne tourne pas des masses » (Quali festif). Le produit est désormais connu et distingué par une proportion importante de consommateurs de kétamine qui parviennent aisément à différencier les deux : « On a été confronté à un produit qu'on nous a vendu pour de la kétamine, mais c'était pas de la kétamine, c'était un RC. Ça fait plusieurs fois qu'on nous propose ce produit-là, j'ai vu des gens qui n'étaient pas bien parce qu'ils l'avaient consommé en pensant que c'était de la kétamine et ils avaient pris la quantité qu'ils pensaient être bonne et ça leur a mis quand même des bonnes calottes, ça leur a gâché des bonnes parties de soirées. Ça ressemble à la kétamine, même au niveau du goût, du produit, mais ça dure beaucoup plus longtemps. La trace, elle va te durer 4-5 heures (...) c'est ça le problème, c'est que tu t'attends à autre chose, donc tu consommes comme si c'était autre chose. » (Note ethno urbain).

La mescaline synthétique

Des informations amènent à penser que des NPS sont vendus en milieu festif sous le nom d'appât de la mescaline, cette dernière sous sa forme naturelle est reconnue comme étant extrêmement rare. Le nom « mythique » de mescaline peut attirer des amateurs de psychédéliques avertis, mais elle peut également entraîner de la méfiance (Note ethno festif). Les ventes se font à l'unité, en général sous forme de gouttes : « Du coup, dans l'idée des gens, la mescaline c'est un un truc en goutte. Sauf que la mescaline, c'est de la poudre et il faut un 0,3 pour avoir une bonne perche. Et à chaque fois, c'est vendu en goutte. Il y a des NPS qui sont vendus pour être de la mescaline. ça doit être du 2CP ou des DOC, on ne sait pas à chaque fois lesquels c'est (...) les gens qui prennent cette mescaline liquide, ils se prennent de sacrés perches, parce que les produits sont supers forts » (Quali festif).

• Les stimulants

Des RC vendus pour MDMA

« Sur la MD de toutes les couleurs, ce n'est pas nouveau (...) des gens qui achetaient sur internet et qui pouvaient choisir leur type de MD, c'était des RC mais ils appelaient cela quand même de la MD. Tu peux cocher ce que tu aimes sur la MD. Il avait 3 lettres et un chiffre. Ce n'était certainement pas de la MD » (Quali festif).

3-FMA

Autre stimulant sur lequel il y a eu de l'information en termes d'effets ressentis : le 3-Fluorométhamphétamine, qui appartient à la famille des amphétamines : « C'est assez proche du MDMA, mais c'est assez fort, ça dure plusieurs heures mais il n'y a pas ce côté rush qui t'arrive dessus où tu te prends une grosse montée. C'est plus progressif avec un plateau plus long, 3-4 heures » (Note ethno festif).

• Le cannabis de synthèse

Aucune observation n'a été produite sur ce produit en 2014.

LES PRINCIPAUX CHIFFRES-CLÉS EN BRETAGNE
SUR LES SUBSTANCES ILLICITES

CANNABIS

- **15 ans et demi : âge de l'expérimentation du cannabis**

Expérimentation chez les jeunes

En 2014, plus de la moitié des bretons de 17 ans (53%) déclarent avoir déjà consommé du cannabis au cours de leur vie (57% des garçons et 48% des filles). En moyenne, ils l'ont expérimenté à 15 ans et demi. Le niveau d'expérimentation en Bretagne est supérieur à celui du reste de la France, et en augmentation depuis 2011.

- **11% des jeunes de 17 ans consomment régulièrement du cannabis**

Consommation régulière chez les jeunes

En 2014, en Bretagne comme en France, 11% des jeunes sont des consommateurs réguliers de cannabis. Ce comportement est plus fréquent chez les garçons que chez les filles, respectivement 15% contre 6%. Après avoir connu une forte décroissance depuis le début des années 2000, la consommation régulière de cannabis s'est stabilisée entre 2008 et 2011. En 2014, elle repart à la hausse.

- **2 800 interpellations pour infraction à la législation sur les stupéfiants (cannabis)**

Interpellations

En 2010, près de 2 800 interpellations pour infraction à la législation sur les stupéfiants pour usage de cannabis ont été enregistrées en Bretagne. Ce niveau positionne la Bretagne au 12^{ème} rang national. Le niveau d'interpellations d'usagers de cannabis est très inférieur en Bretagne à celui observé en France.

- **Une file active de 2 300 patients en CSAPA pour cannabis et un taux de consultation de 20,2 pour 10 000 habitants**

Soins ambulatoire

En 2010, on relève une file active de 2 300 patients pour consultations en lien avec une consommation de cannabis dans les CSAPA en Bretagne, soit un taux de 20,2 pour 10 000 habitants de 20 à 39 ans. La Bretagne affiche un taux de recours légèrement supérieur à celui de la France (16,4 pour 10 000 habitants).

DROGUES AUTRES QUE LE CANNABIS

- **7% des jeunes de 17 ans ont déjà expérimenté le poppers et 6% des produits à inhaler**
- **4% des jeunes de 17 ans ont expérimenté la cocaïne**
- **5% des jeunes de 17 ans ont expérimenté l'ecstasy**
- **1% des jeunes de 17 ans ont expérimenté l'héroïne**

- **Une file active de 3 507 patients en CSAPA pour opiacés ou stimulants et un taux de consultation de 46 pour 10 000 habitants**

- **16 décès par surdose**

- **225 interpellations pour infraction à la législation sur les stupéfiants (autres produits illicites)**

Expérimentations chez les jeunes

En 2014, 7% des jeunes bretons de 17 ans déclarent avoir déjà pris du poppers, et 6% des produits à inhaler (colle, solvant...).

Les niveaux d'expérimentation des autres drogues illicites sont assez faibles et concernent une minorité de jeunes : 4% pour la cocaïne (3% en France), 5% pour l'ecstasy et 1% pour l'héroïne sans différence avec la moyenne française. Concernant l'ecstasy, il est à noter que ce niveau d'expérimentation a largement augmenté depuis l'enquête de 2011, passant de 2% à 5%.

Assez peu de différence entre les garçons et les filles sont relevées.

Soins ambulatoire

En 2010, on relève une file active de 3 507 patients pour consultations en lien avec une consommation d'opiacés ou de stimulants dans les CSAPA en Bretagne, soit un taux de 46 pour 10 000 habitants de 20 à 39 ans. La Bretagne affiche un taux de recours légèrement supérieur à celui de la France (40,5 pour 10 000 habitants).

Mortalité par surdose

En 2012, au total 16 décès par surdoses ont été enregistrés en Bretagne, cela correspond à 2,1 décès pour 100 000 habitants (âgé de 20 à 39 ans) contre 1,4 en France.

Interpellations

En 2010, 225 interpellations d'usagers d'autres produits psychoactifs (héroïne, cocaïne et ecstasy) ont été dénombrées en Bretagne, soit 7,5% de l'ensemble des interpellations pour ILS. Ce niveau positionne la Bretagne au 16^{ème} rang national.

Le dispositif TREND national et local

Pour remplir sa mission d'observation, le dispositif TREND national s'appuie en premier lieu sur un réseau de sept coordinations locales (Bordeaux, Lille, Marseille, Metz, Paris, Rennes, Toulouse) dotées d'une stratégie commune de collecte et d'analyse de l'information. Les outils de recueil utilisés sont essentiellement qualitatifs : observations ethnographiques menées en continu ; questionnaires qualitatifs destinés aux structures ou associations en contact avec les usagers de drogues ; groupes focaux (« sanitaires », « application de la loi »), qui visent à dresser des diagnostics rapides de la situation avec des professionnels du champ. Les données locales à partir desquelles cette synthèse est rédigée sont issues d'un recueil spécifique au dispositif TREND, coordonné par l'association Liberté Couleurs.

